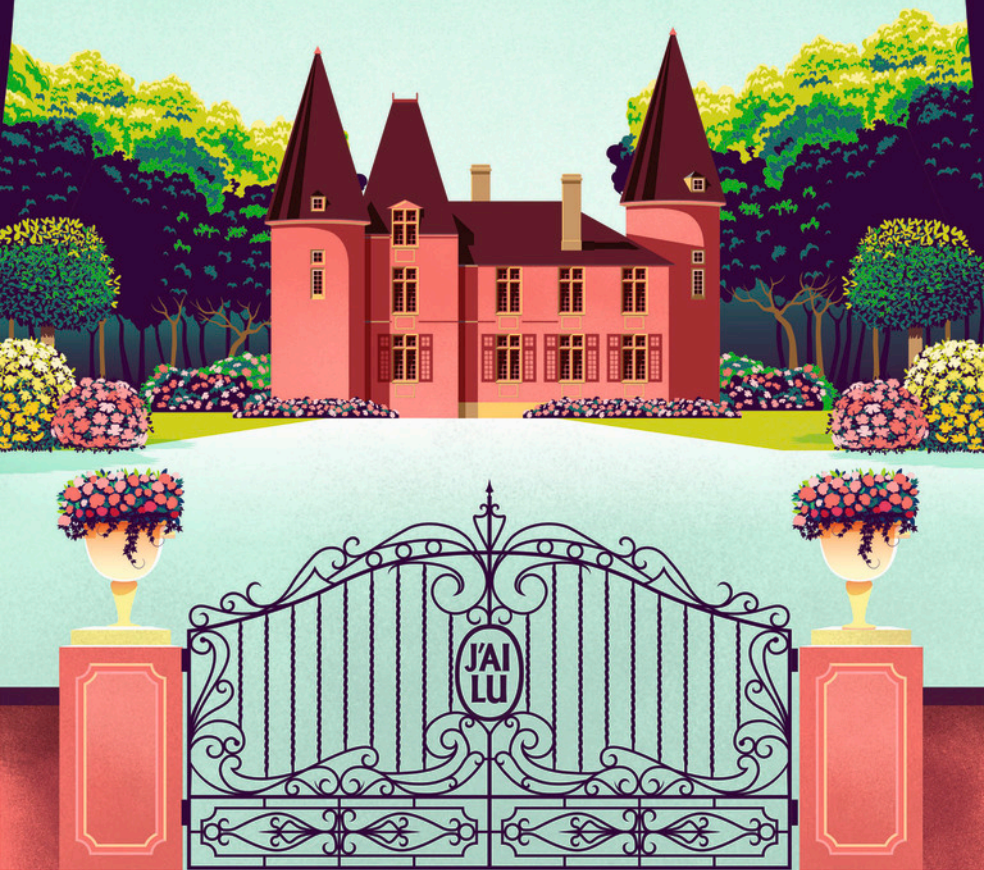


LISA KLEYPAS

Les

*Hathaway*

1 & 2





## **Lisa Kleypas**

C'est à 21 ans qu'elle publie son premier roman, après avoir fait des études de sciences politiques. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues.

Son ton, la légèreté de son style et ses héros, souvent issus d'un milieu social défavorisé, caractérisent son œuvre.

Elle est également l'auteure de romance contemporaine.

## Aux Éditions J'ai lu

Par pure provocation  
N° 3945

L'ange de minuit  
N° 4062

Prince de l'éternité  
N° 4426

La loterie de l'amour  
N° 4915

Un jour tu me reviendras  
N° 5263

Parce que tu m'appartiens  
N° 5337

L'imposteur  
N° 5524

Courtisane d'un soir  
N° 5808

Frissons interdits  
N° 6085

Sous l'emprise du désir  
N° 6330

L'amant de lady Sophia  
N° 6702

Libre à tout prix  
N° 6990

Les blessures du passé  
N° 7614

Nulle autre que vous  
N° 10917

### LA RONDE DES SAISONS

1 – Secrets d'une nuit d'été  
N° 9055

2 – Parfum d'automne  
N° 9171

3 – Un diable en hiver  
N° 9186

4 – Scandale au printemps  
N° 9277

5 – Retrouvailles  
N° 9409

### LA SAGA DES TRAVIS

1 – Mon nom est Liberty  
N° 9248

2 – Bad Boy  
N° 9307

3 – La peur d'aimer  
N° 9362

4 – La couleur de tes yeux  
N° 11273

### LES HATHAWAY

1 – Les ailes de la nuit  
N° 9424

2 – L'étreinte de l'aube  
N° 9531

3 – La tentation d'un soir  
N° 9598

4 – Matin de noces  
N° 9623

5 – L'amour l'après-midi  
N° 9736

### FRIDAY HARBOR

1 – La route de l'arc-en-ciel  
N° 10261

2 – Le secret de Dream Lake  
N° 10416

3 – Le phare des sortilèges  
N° 10421

4 – Nuit de Noël à Friday Harbor  
N° 10542

### LA FAMILLE VALLERAND

1 – L'épouse volée  
N° 10885

2 – Le capitaine Griffin  
N° 10884

### LES RAVENEL

1 – Cœur de canaille  
N° 11479

2 – Une orchidée pour un parvenu  
N° 11608

3 – L'insoumise apprivoisée  
N° 11906

4 – L'inconnu  
N° 12336

5 – Lady Phoebe  
N° 12799

6 – Ma très chère Cassandra  
N° 13066

7 – Un charme diabolique  
N° 13311

LISA KLEYPAS

---

*Les*

---

*Hathaway*

---

1 & 2

---





# Les ailes de la nuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Edwige Hennebelle*



POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

Déjà parus sous les titres :  
*Les Hathaway 1 – Les ailes de la nuit*  
*Les Hathaway 2 – L'étreinte de l'aube*

*Titre original*

MINE TILL MIDNIGHT

*Éditeur original*

St. Martin's Paperbacks published by St. Martin Press, New York

© Lisa Kleypas, 2007

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2011

*Titre original*

SEDUCE ME AT SUNRISE

*Éditeur original*

St. Martin's Paperbacks published by St. Martin Press, New York

© Lisa Kleypas, 2008

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2011

*Pour la présente édition*

© Éditions J'ai lu, 2022



*À Cindy Blewett,  
une merveilleuse web designer,  
en plus d'être une amie  
pleine de sagesse et d'esprit.*



*Londres, automne 1848*

Retrouver une personne dans une ville de près de deux millions d'habitants, c'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Certes, le comportement de l'individu en question étant prévisible, on pouvait imaginer qu'il se trouvait dans une taverne ou dans un tripot. Il n'empêche que la tâche s'annonçait ardue.

« Leo, où donc es-tu ? » s'interrogea Amelia Hathaway avec désespoir, alors que les roues du véhicule tressautaient sur les pavés de la chaussée. Pauvre Leo, égaré par le chagrin... Confrontées à des situations intolérables, certaines personnes s'effondraient, tout simplement. C'était le cas de son frère, autrefois si fringant et si sérieux. Au point où il en était, il ne se relèverait probablement pas.

— Nous le retrouverons, déclara Amelia avec une assurance feinte.

Elle jeta un regard au Rom assis en face d'elle. Comme d'habitude, Merripen offrait un visage impassible.

On aurait pu croire qu'il n'éprouvait que des émotions très limitées. Il était si réservé, en fait, que les Hathaway ne connaissaient toujours pas son prénom alors qu'il vivait avec eux depuis quinze ans.

On l'appelait simplement Merripen depuis le jour où il avait été découvert, blessé et inconscient, au bord du ruisseau qui traversait leur propriété.

Lorsqu'il était revenu à lui et s'était retrouvé entouré de plusieurs Hathaway curieux, il avait réagi avec violence. Ils avaient dû user de persuasion pour l'obliger à rester couché, lui expliquant avec force exclamations qu'il risquait d'aggraver ses blessures s'il se levait. Le père d'Amelia en avait déduit qu'il avait été victime d'une chasse aux Roms, une méthode brutale employée par les hobereaux locaux, à cheval et armés de fusils et de gourdins, pour débarrasser leurs propriétés des campements indésirables.

— Ce gamin a probablement été laissé pour mort, avait déclaré M. Hathaway avec gravité.

En homme érudit, ouvert aux idées progressistes, il désapprouvait toute forme de violence.

— J'ai bien peur qu'il ne nous soit difficile d'entrer en contact avec sa tribu. Ils sont sans doute bien loin, à présent.

— On peut le garder, papa ? s'était écriée Poppy, la petite sœur d'Amelia, qui imaginait sans doute faire de ce jeune sauvage (il montrait les dents comme un louveteau pris au piège) un animal de compagnie divertissant.

— Il peut rester aussi longtemps qu'il le souhaite, lui avait répondu M. Hathaway en souriant. Mais je doute qu'il s'attarde plus d'une semaine. Les Roms – c'est ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes – sont un peuple nomade. Ils détestent vivre trop longtemps sous un toit. Ils ont l'impression d'être prisonniers.

Toutefois, Merripen était resté. À son arrivée, c'était un jeune garçon de petite taille, plutôt frêle ; bien soigné et nourri, il avait grandi à une vitesse presque alarmante, pour devenir un homme robuste, d'une stature impressionnante. Il était difficile de lui attribuer une

place exacte dans la famille : ni vraiment membre de celle-ci ni domestique. Même s'il travaillait pour les Hathaway, jouant le rôle de cocher aussi bien que de factotum, il mangeait à leur table quand il en avait envie et occupait une chambre au même étage que les autres.

Puisque Leo avait disparu et était peut-être en danger, il allait de soi que Merripen participerait aux recherches.

Il n'était guère convenable qu'Amelia sorte seule avec un homme comme Merripen. Mais à vingt-six ans, elle considérait qu'elle n'avait plus besoin de chaperon.

— Commençons par éliminer les endroits où Leo ne risque pas de se rendre, dit-elle. Les églises, les musées, les lieux de savoir et les salons distingués sont naturellement exclus.

— Ce qui laisse quand même la plus grande partie de la ville, maugréa Merripen.

Il n'aimait guère Londres. À ses yeux, le fonctionnement de la société prétendument civilisée était infiniment plus barbare que tout ce que l'on pouvait trouver dans la nature. Si on lui donnait le choix entre passer une heure enfermé dans un enclos avec des sangliers, ou dans un salon en élégante compagnie, il choisirait les sangliers sans hésitation.

— Nous devrions sans doute commencer par les tavernes, continua Amelia.

Merripen lui jeta un regard sombre.

— Tu sais combien il y a de tavernes dans Londres ?

— Non. Mais je suis certaine que je le saurai à la fin de la nuit.

— Nous ne commencerons pas par les tavernes. Allons directement là où Leo est le plus susceptible d'avoir des ennuis.

— C'est-à-dire ?

— Chez *Jenner's*.

*Jenner's* était un club de jeu tristement célèbre où se pressaient les gentlemen désireux de s'encanail-ler. Fondé à l'origine par un ancien boxeur du nom d'Ivo Jenner, le club avait changé de mains à sa mort et appartenait désormais à son beau-fils, lord Saint-Vincent. Le parfum de scandale attaché au nom de celui-ci n'avait fait que renforcer la réputation de l'établissement.

Devenir membre de *Jenner's* coûtait une fortune. Naturellement, Leo s'était précipité pour s'inscrire dès qu'il avait hérité de son titre, trois mois auparavant.

— Si tu as l'intention de te tuer à force de boisson, lui avait fait remarquer Amelia avec calme, je préférerais que tu le fasses dans un endroit moins onéreux.

— Mais je suis vicomte, à présent, avait rétorqué Leo avec nonchalance. Je suis obligé de le faire avec style, sinon que diront les gens ?

— Que tu étais un imbécile et un gaspilleur, et que le titre aurait tout aussi bien pu passer à un singe ?

Son frère s'était contenté de lui adresser un large sourire.

— Je suis sûr que cette comparaison est assez injuste pour le singe.

Son inquiétude grandissante fit courir un frisson glacé dans le dos d'Amelia. Elle pressa ses doigts gantés sur son front douloureux. Ce n'était pas la première disparition de Leo, mais c'était incontestablement la plus longue.

— Je ne suis jamais entrée dans un club de jeu. Ce sera une nouvelle expérience.

— Ils ne te laisseront pas entrer. Tu es une jeune fille de la bonne société. Et même s'ils t'y autorisaient, je ne te le permettrais pas.

Laissant retomber sa main sur ses genoux, Amelia lui adressa un regard surpris. Il était rare que Merripen lui interdise quelque chose. Peut-être même était-ce

la première fois. Elle en fut contrariée. La vie de son frère était peut-être en jeu, elle n'était pas d'humeur à ergoter sur des détails relatifs aux convenances. De plus, elle était curieuse de voir à quoi ressemblait l'intérieur de cette retraite masculine privilégiée. Quitte à être condamnée à l'état de vieille fille, autant profiter des menus avantages qui l'accompagnaient.

— Toi non plus, ils ne te laisseront pas entrer, souleva-t-elle. Tu es un Rom.

— Il se trouve que le directeur du club est aussi un Rom.

Une situation inhabituelle. Extraordinaire, même. Les Roms avaient une réputation de voleurs et de filous. Que l'on confie à l'un d'eux la responsabilité de tenir la banque d'un club de jeu et d'accorder des crédits, sans parler d'arbitrer les contestations autour des tables, était vraiment étonnant.

— Ce doit être un individu assez remarquable pour avoir atteint une telle position, observa-t-elle. Très bien, je t'autoriserai à m'accompagner chez *Jenner's*. Il est possible que ta présence incite ce monsieur à se montrer plus complaisant.

— Merci, répondit Merripen d'une voix si sèche qu'on aurait pu y enflammer une allumette.

Amelia garda un silence circonspect tandis qu'il guidait le petit coupé à travers les rues bordées de théâtres, de boutiques et de lieux de plaisir en tout genre. Le véhicule mal suspendu cahotait le long des avenues et des places élégantes, passait devant des maisons à colonnes, des jardinets bien ordonnés et des bâtiments de style géorgien. Au fur et à mesure que les rues s'élargissaient, le stuc remplaçait la brique, avant de finalement céder la place à la pierre.

Le West End n'était pas familier à Amelia. Leur vilage avait beau être proche de Londres, les Hathaway s'aventuraient rarement en ville, et certainement pas

dans ce quartier. Même avec leur héritage récent, il n'y avait là pratiquement rien qu'ils auraient pu s'offrir.

Amelia jeta un nouveau coup d'œil à Merripen. Qu'il sache exactement quel chemin prendre alors qu'il ne connaissait pas mieux la ville qu'elle était un mystère. Cela dit, il possédait un instinct qui lui permettait de trouver son chemin n'importe où.

Ils tournèrent dans King Street, étincelante à la lumière des becs de gaz, bruyante et animée, encombrée de voitures et de piétons en quête de divertissements. Le ciel rougeoyait encore faiblement derrière une brume de fumée. À l'horizon, les silhouettes sombres et déchiquetées des hauts bâtiments ressemblaient à des dents de sorcières.

Merripen guida le cheval dans une ruelle bordée d'écuries, à l'arrière d'un grand bâtiment à la façade de pierre. *Jenner's*. L'estomac d'Amelia se serra. Ce serait sans doute trop demander que de trouver son frère ici, dans le premier endroit qu'ils visitaient.

— Merripen ? dit-elle d'une voix tendue.

— Oui ?

— Je préfère t'avertir : si mon frère n'a pas déjà mis fin à ses jours, j'ai l'intention de l'abattre quand nous l'aurons trouvé.

— Je te tendrai le pistolet.

Amelia sourit et redressa son bonnet.

— Entrons. Et rappelle-toi : c'est *moi* qui parle.

Il régnait dans la ruelle une odeur nauséabonde, mélange de fumier, d'ordures et de poussière de charbon. En l'absence d'une bonne pluie, la saleté s'accumulait rapidement dans les rues et les cours de la capitale. À peine eut-elle esquissé un pas sur le sol souillé qu'Amelia dut faire un petit saut de côté pour éviter des rats qui détalèrent en piaillant.



Tandis que Merripen confiait les guides à un garçon d'écurie, le regard d'Amelia fut attiré vers l'extrémité de la ruelle.

Deux gamins, accroupis autour d'un petit feu, faisaient rôtir quelque chose sur une baguette. Amelia préféra ne pas s'appesantir sur la nature de la chose en question. Elle repéra plus loin trois hommes et une femme qu'éclairait la lueur vacillante des flammes. Deux des hommes étaient apparemment en train de se battre, mais ils étaient tellement ivres qu'on aurait dit deux ours en train de danser. Le troisième s'efforçait de les séparer.

La femme, qui portait une robe aux couleurs criardes dont le corsage très décolleté révélait une poitrine plantureuse, lança avec un fort accent cockney :

— Allons, mes mignons, j'vous ai dit que j'vous prenaït tous les deux... Pas la peine d'vous mettre sur la figure !

— Reste à l'écart, Amelia, murmura Merripen.

Feignant de ne pas entendre, elle s'approcha. Ce n'était pas l'altercation à proprement parler qui l'intéressait – même leur petit village paisible de Primrose Place avait sa part de bagarres. Il arrivait à tous les hommes, indépendamment de leur condition sociale, de succomber à leurs bas instincts. Non, ce qui avait attiré l'attention d'Amelia, c'était le troisième homme, le pacificateur, qui venait de se jeter entre les deux imbéciles avinés et tentait de les raisonner.

Tout aussi bien vêtu que les deux gentlemen, il était pourtant évident que cet homme n'était pas un gentleman. Très brun, il avait le teint basané et une allure exotique. Il se déplaçait avec la grâce et la rapidité d'un chat, évitant aisément les coups de ses adversaires.

— Messieurs, dit-il d'un ton posé, bloquant un coup de poing de l'avant-bras sans perdre son flegme, je

crains qu'il ne vous faille arrêter immédiatement ou je serai obligé...

Il s'interrompit pour sauter de côté comme l'homme derrière lui bondissait.

La prostituée se mit à caqueter :

— Y t' donnent du fil à r'tordre ce soir, pas vrai, Cam ?

Revenant dans la mêlée, le dénommé Cam tenta de s'interposer de nouveau.

— Messieurs, vous avez certainement conscience que...

Il plongeait pour éviter un poing.

— ... la violence ne résout rien.

— Va te faire foutre ! lâcha l'un des hommes avant de charger, tête baissée.

Cam Rohan s'écarta, et son assaillant fonça droit dans le mur, au pied duquel il s'affala avec un gémissement.

Son adversaire se montra singulièrement peu reconnaissant. Au lieu de remercier l'homme brun d'avoir mis un terme à la bagarre, il gronda :

— Bon sang, Rohan, de quoi je me mêle ? Je lui aurais fait cracher ses tripes !

À son tour, il se précipita sur le jeune homme en dessinant de grands moulinets avec ses poings.

Évitant un direct du gauche, Rohan le fit basculer au sol d'un petit coup adroit. Puis il s'essuya le front de sa manche, les yeux rivés sur la silhouette allongée à ses pieds.

— Vous avez eu votre compte ? s'enquit-il d'un ton affable. Oui ? Bien. Permettez-moi de vous aider à vous relever, milord.

Tout en redressant l'homme en position verticale, Rohan jeta un coup d'œil vers une porte sur le seuil de laquelle un employé attendait.

— Dawson, accompagnez lord Latimer jusqu'à sa voiture. Je m'occupe de lord Selway.

— Inutile, haleta l'aristocrate qui venait de se remettre debout à grand-peine. Je peux marcher jusqu'à ma voiture, que diable !

Après avoir rajusté ses vêtements sur son corps replet, il adressa un regard inquiet à l'homme aux cheveux noirs.

— Rohan, il faut que vous me donniez votre parole... Si jamais cette histoire se répandait... si lady Selway venait à apprendre que je me suis battu pour obtenir les faveurs d'une fille... ma vie deviendrait un enfer.

— Elle n'en saura jamais rien, milord, assura Rohan avec calme.

— Elle sait tout, répliqua Selway. Elle est de connivence avec le diable. Si jamais on vous interroge sur cette petite altercation...

— Elle a été causée par une partie de whist particulièrement animée.

— Oui, oui, c'est cela. Vous êtes un brave homme, déclara Selway en tapotant l'épaule du jeune homme. Et pour sceller votre silence...

Il plongea la main dans son gilet et en sortit une petite bourse.

— Non, milord, fit Rohan en reculant, mon silence ne s'achète pas.

— Prenez-le, insista l'aristocrate.

— Je ne peux pas, milord.

— Il est à vous.

Il jeta la bourse qui heurta le sol aux pieds de Rohan avec un bruit métallique.

— Voilà. À vous de choisir si vous préférez la laisser dans la rue ou pas.

Sur ce, l'homme tourna les talons. Rohan fixait la bourse comme s'il s'agissait d'un rat crevé.

— Je n'en veux pas, marmonna-t-il sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

— Moi, j’la prends, déclara la prostituée en le rejoignant.

Elle ramassa la bourse et, après l’avoir soupesée dans sa paume, adressa un sourire railleur à Rohan.

— Seigneur, j’ai jamais vu un Rom qu’avait peur du pognon.

— Je n’en ai pas peur, répliqua Rohan d’un ton aigre. C’est juste que je n’en ai pas besoin.

Avec un soupir, il se frotta la nuque du plat de la main.

La fille lui rit au nez, puis détailla son corps élancé d’un œil ouvertement appréciateur.

— J’déteste avoir quequ’chose pour rien. Ça t’dit, une p’tite gâterie dans la ruelle avant que j’retourne chez Bradshaw ?

— J’apprécie cette proposition, dit-il poliment, mais, non, merci.

Elle haussa légèrement une épaule, l’air amusé.

— Moins d’turbin pour moi, alors. Bien l’bonsoir.

Rohan répondit d’un bref hochement de tête. Il semblait perdu dans la contemplation d’un point sur le sol. Après être resté parfaitement immobile, comme s’il écoutait quelque son presque inaudible, il porta de nouveau la main à sa nuque. Il la frotta, puis se retourna lentement et fixa Amelia droit dans les yeux.

Elle éprouva un léger choc quand leurs regards se croisèrent. Même s’ils se tenaient à plusieurs mètres l’un de l’autre, elle ressentit avec force le poids de ce regard. Aucune chaleur, aucune gentillesse n’adoucisait son expression. Il paraissait sans pitié, comme s’il avait découvert longtemps auparavant que le monde était un endroit implacable et qu’il avait décidé de s’en accommoder.

Comme il la détailla d’un air détaché, Amelia sut exactement ce qu’il voyait : une femme à la peau claire et aux cheveux bruns, de taille moyenne, portant des

vêtements pratiques et des chaussures solides. Ses joues roses trahissaient sa bonne santé, de même que sa silhouette aux formes voluptueuses, alors que la mode exigeait d'être mince, gracile, évanescence.

Sans la moindre vanité, Amelia savait que, même si elle n'était pas une grande beauté, elle aurait été suffisamment séduisante pour se trouver un mari. Mais elle avait risqué son cœur une fois, avec des conséquences désastreuses. Elle n'avait pas envie de recommencer. Et Dieu sait qu'elle était suffisamment occupée à essayer de contrôler le reste des Hathaway.

Rohan détourna les yeux. Sans un mot, sans même un hochement de tête, il se dirigea vers l'entrée de service du club. Il marchait sans hâte, comme s'il se donnait le temps de penser à quelque chose. Ses mouvements étaient d'une remarquable fluidité, et il semblait moins fouler le sol que glisser dessus.

Amelia atteignit le seuil en même temps que lui.

— Monsieur... monsieur Rohan... Je présume que vous êtes le directeur du club.

Il s'arrêta, pivota pour lui faire face. Ils se tenaient suffisamment près l'un de l'autre pour qu'Amelia perçoive une odeur de peau masculine échauffée. Son gilet de luxueux brocart gris était déboutonné, révélant une fine chemise de lin blanc. Quand il entreprit de le reboutonner, Amelia nota que ses doigts s'ornaient de nombreux anneaux d'or. Un frisson nerveux la parcourut, laissant dans son sillage une chaleur inconnue. Tout à coup, elle avait l'impression que son corset était trop serré et que son haut col l'étranglait.

Consciente de rougir, elle s'obligea néanmoins à le regarder dans les yeux. Jeune – pas encore trente ans –, il évoquait un ange exotique. Bouche à l'arc maussade, mâchoire anguleuse, yeux noisette ombrés de cils épais, son visage paraissait avoir été créé pour le péché. Ses cheveux auraient eu besoin d'être raccourcis

— les lourdes mèches noires lui frôlaient le col. Amelia tressaillit en remarquant le scintillement d'un diamant à l'une de ses oreilles.

Il s'inclina devant elle.

— À votre service, mademoiselle...

— Hathaway. Et voici mon compagnon, Merripen, ajouta-t-elle en indiquant ce dernier, qui l'avait rejointe.

Rohan jeta à Merripen un coup d'œil aigu.

— Le mot romani pour « vie », mais aussi pour « mort ».

Était-ce ce que signifiait le nom de Merripen ? Surprise, Amelia leva les yeux vers ce dernier. Il indiqua d'un léger haussement d'épaules que cela n'avait pas d'importance. Elle revint à Rohan.

— Monsieur, nous sommes venus pour vous poser une question ou deux au sujet de...

— Je n'aime pas les questions.

— Je suis à la recherche de mon frère, lord Ramsay, continua-t-elle avec obstination, et j'ai absolument besoin de la moindre information que vous pourriez détenir quant à l'endroit où il se trouve.

— Je ne vous le dirais pas même si je le savais.

Il s'exprimait avec un accent qui mêlait subtilement des intonations étrangères et cockney, avec même une pointe aristocratique. Sa voix était celle d'un homme qui fréquentait toutes sortes de personnes.

— Je vous assure, monsieur, que je ne me dérangerais pas ni ne dérangerais quiconque si ce n'était pas absolument nécessaire. Mais cela fait trois jours, à présent, que mon frère a disparu...

— Cela ne me regarde pas, coupa Rohan en se tournant vers la porte.

— Il a tendance à fréquenter des gens peu recommandables...

— C'est malheureux.

— Il peut être mort, à l'heure qu'il est.

— Je ne peux pas vous aider. Je vous souhaite bonne chance dans vos recherches.

Rohan ouvrit la porte. Il s'apprêtait à franchir le seuil quand Merripen s'adressa à lui en romani.

Depuis son arrivée dans la famille, Amelia n'avait eu que très rarement l'occasion de l'entendre parler cette langue secrète des Roms. Elle était rude à l'oreille, avec des consonnes appuyées et des voyelles traînantes, mais il y avait une musique primitive dans la manière dont les mots s'enchaînaient.

S'appuyant de l'épaule contre le chambranle, Rohan fixa Merripen intensément.

— Le langage des anciens... Cela fait des années que je ne l'ai pas entendu. Qui est le père de ta tribu ?

— Je n'ai pas de tribu.

Les secondes s'égrenèrent. Merripen demeurait impassible sous le regard de Rohan.

Celui-ci finit par plisser les yeux.

— Entrez. Je vais voir ce que je peux trouver.

Ils pénétrèrent dans le club sans autre forme de cérémonie. Rohan demanda à un employé de les accompagner jusqu'à un salon privé, à l'étage. Amelia percevait un bourdonnement de voix, des notes de musique et des bruits de pas. Cette ruche masculine en activité lui était normalement interdite.

L'employé, un jeune homme aux manières polies, les conduisit dans une pièce confortable où il les pria d'attendre le retour de Rohan. Merripen s'avança jusqu'à la fenêtre qui surplombait King Street.

Amelia fut surprise par le luxe discret de l'ameublement – tapis épais dans des tons de bleu et de crème, boiseries aux murs et sièges capitonnés recouverts de velours.

— C'est plutôt de bon goût, commenta-t-elle en ôtant son bonnet, qu'elle posa sur une petite table d'acajou.

Je ne sais pas pourquoi, je m'attendais à quelque chose d'un peu... eh bien, tapageur.

— *Jenner's* est un cran au-dessus des établissements de ce genre. Il se fait passer pour un club de gentlemen, alors que sa fonction première est d'offrir le plus grand choix de jeux de hasard de Londres.

Amelia s'approcha d'une bibliothèque intégrée dans les boiseries et demanda avec détachement, tout en examinant les livres :

— À ton avis, pourquoi M. Rohan n'a-t-il pas voulu de l'argent de lord Selway ?

Merripen lui adressa un regard sarcastique par dessus son épaule.

— Tu sais ce qu'un Rom pense des possessions matérielles.

— Oui, je sais que les tiens n'aiment pas être encombrés. Il n'empêche que, d'après ce que j'ai vu, ils refusent rarement quelques pièces en échange d'un service.

— Il ne s'agit pas seulement de ne pas s'encombrer. Pour un *chal*, se retrouver dans cette position...

— Qu'est-ce qu'un *chal* ?

— Un fils de Rom. Pour un *chal*, porter des vêtements aussi élégants, habiter sous un toit aussi longtemps, récolter un tel butin... c'est honteux. Gênant. Contraire à sa nature.

Il était si grave et sûr de lui-même qu'Amelia ne résista pas à l'envie de le taquiner un peu.

— Et quelle est ton excuse, Merripen ? Tu es resté sous le toit des Hathaway affreusement longtemps.

— C'est différent. D'abord, il n'y a aucun profit à vivre avec vous.

Amelia éclata de rire.

— Et puis, enchaîna-t-il d'une voix plus douce, je dois la vie à ta famille.

Amelia, qui observait son profil inflexible, éprouva une brusque bouffée d'affection.



— Quel rabat-joie, dit-elle gentiment. J'essaye de me moquer de toi et tu gâches tout avec ta sincérité. Tu sais que tu n'es pas obligé de rester, ami très cher. Tu as payé ta dette envers nous un millier de fois.

Merripen secoua aussitôt la tête.

— Ce serait comme d'abandonner un nid de poussins alors que le renard rôde.

— Nous ne sommes pas aussi démunis que cela, protesta-t-elle. Je suis parfaitement capable de m'occuper de la famille... et Leo aussi. Quand il est sobre.

— Et ce sera quand ?

Son ton neutre accentua encore l'ironie de la question.

Amelia ouvrit la bouche pour riposter, mais fut obligée de la refermer. Merripen avait raison. Leo avait passé ces six derniers mois dans un état d'ébriété permanente. Elle posa la main sur son estomac, où l'inquiétude accumulée formait un nœud. Pauvre, malheureux Leo... Elle était effrayée à la pensée qu'on ne pouvait rien faire pour lui. Difficile de sauver un homme qui ne voulait pas l'être...

Cela ne l'empêcherait cependant pas d'essayer.

Trop agitée pour s'asseoir, elle se mit à arpenter la pièce. Leo était là, quelque part, ayant besoin d'être secouru. Et elle ignorait combien de temps Rohan comptait les laisser se morfondre dans ce salon.

— Je vais jeter un coup d'œil aux alentours, annonça-t-elle en se dirigeant vers la porte. Je ne m'éloignerai pas. Reste ici, Merripen, au cas où M. Rohan reviendrait.

Elle l'entendit marmonner. Sans prêter attention à sa requête, il lui emboîta le pas.

— Ce n'est pas convenable, déclara-t-il dans son dos.

Amelia ne s'arrêta pas. Les convenances n'avaient plus de pouvoir sur elle, à présent.

— C'est ma seule chance de voir l'intérieur d'un club de jeu. Je ne vais pas la manquer.

Guidée par le bruit des voix, elle s'aventura sur une galerie qui courait tout autour d'une immense et magnifique salle qu'elle surplombait.

Une foule d'hommes élégants se pressaient autour de trois grandes tables, observant le jeu tandis que des croupiers rassemblaient dés et jetons à l'aide de râteaux. Nourrie par un brouhaha de conversations et d'appels, l'atmosphère crépitait d'excitation. Des employés traversaient la salle, les uns chargés de plateaux de nourriture et de vin, les autres de piles de jetons ou de jeux de cartes neufs.

À demi cachée derrière une colonne, Amelia parcourut la foule des yeux. Son regard s'arrêta sur M. Rohan, qui portait à présent un habit et une cravate noirs. Bien que vêtu de la même manière que les membres du club, il ressortait parmi les autres tel un renard au milieu d'un groupe de pigeons.

Il était appuyé sur le bureau d'acajou trônant dans un coin de la pièce qui tenait lieu de banque. Apparemment, il donnait des indications à un employé. Même s'il effectuait un minimum de gestes, il y avait dans cette économie de mouvements une aisance physique qui attirait l'œil.

Et soudain... il parut... *percevoir* l'intérêt intense qu'Amelia éprouvait à son endroit. Il leva la main jusqu'à sa nuque, et la regarda droit dans les yeux. Exactement comme il l'avait fait dans la ruelle. Amelia sentit les battements de son cœur résonner dans tout son corps, dans ses membres, ses mains, ses pieds et même ses genoux. À la chaleur qui lui montait au visage, elle sut qu'elle s'empourprait. Elle resta figée sur place, surprise, embarrassée, aussi rouge qu'une enfant, avant de réussir à reprendre suffisamment ses esprits pour reculer derrière la colonne.

— Qu'y a-t-il ? demanda Merripen, derrière elle.

— Je crois que M. Rohan m'a vue. Ô mon Dieu, ajouta-t-elle avec un petit rire tremblant, j'espère que je ne l'ai pas irrité. Retournons dans le salon.

À l'abri de la colonne, elle risqua un dernier coup d'œil dans la salle. Rohan avait disparu.

Cam s'écarta du bureau et quitta la salle des jeux de hasard. Comme d'habitude, il ne put atteindre la porte sans être arrêté une ou deux fois. Un employé vint lui murmurer à l'oreille que lord Machin-chose souhaitait une extension de son crédit... Un autre lui demanda s'il devait regarnir le buffet dans l'un des salons de jeux de cartes. Il répondit machinalement à leurs questions, l'esprit préoccupé par la femme qui l'attendait à l'étage.

Cette soirée qui s'annonçait routinière se révélait finalement surprenante.

Cela faisait longtemps qu'une femme n'avait pas éveillé son intérêt comme cette Mlle Hathaway. À l'instant où il l'avait aperçue dans la ruelle, avec son teint frais et sa robe convenable qui ne dissimulait pas ses formes voluptueuses, il l'avait désirée. C'était incompréhensible, car elle incarnait tout ce qui l'irritait chez les Anglaises.

Il était évident qu'elle possédait une confiance absolue dans ses propres capacités à organiser et à diriger les existences de ceux qui l'entouraient. La réaction ordinaire de Cam face à une femelle de ce genre était de s'enfuir en courant dans la direction opposée. Toutefois, quand il avait plongé le regard dans ses beaux yeux bleus, et remarqué le minuscule pli déterminé qui se

creusait entre ses sourcils, il avait éprouvé l'envie inavouable de la soulever dans ses bras et de l'emporter à l'écart pour se livrer à des actes peu civilisés. Voire même carrément barbares.

Certes, Cam avait toujours été en proie à de telles envies. Et au cours de l'année précédente, il avait commencé à éprouver des difficultés croissantes à les contrôler. Alors que ce n'était pas dans sa nature, il était devenu irascible et impatient. Les choses auxquelles il avait autrefois pris plaisir ne le contentaient plus. Le pire de tout avait été de s'apercevoir qu'il satisfaisait ses besoins sexuels avec aussi peu d'enthousiasme qu'il accomplissait ses tâches quotidiennes.

Trouver de la compagnie féminine n'avait jamais été un problème – Cam avait assouvi ses désirs dans les bras de quantité de femmes plus que consentantes, qui ne l'avaient pas regretté. Mais l'excitation n'était plus vraiment au rendez-vous, et moins encore la passion. Il n'y avait rien d'autre que la sensation d'avoir satisfait une simple fonction corporelle, aussi banale que de dormir ou de manger. Cela le contrariait tant qu'il avait fini par se résigner à en discuter avec son employeur, lord Saint-Vincent.

Autrefois célèbre coureur de jupons, à présent mari exceptionnellement aimant, Saint-Vincent en savait plus sur ce sujet que n'importe quel homme. Quand Cam lui avait demandé, morose, s'il était naturel que les appétits physiques diminuent à l'approche de la trentaine, Saint-Vincent s'était étranglé avec son cognac.

— Seigneur Dieu, non ! s'était-il exclamé en toussant.

Tous deux se trouvaient dans le bureau de Cam, où ils passaient en revue les livres de comptes.

Saint-Vincent était un très bel homme aux cheveux blonds comme les blés et aux yeux d'un bleu très clair. Certains prétendaient qu'il possédait la silhouette et

les traits les plus parfaits qu'on pût trouver chez un homme. Il avait l'apparence d'un saint et l'âme d'un vaurien.

— Si je puis me permettre... Avec quel genre de femmes couchez-vous ?

— Comment cela, quel genre ? avait demandé Cam avec circonspection.

— Belles ou quelconques ?

— Belles, je suppose.

— Eh bien, c'est de là que vient le problème, avait déclaré Saint-Vincent d'un ton prosaïque. Les femmes quelconques sont bien plus agréables. Il n'existe pas de meilleur aphrodisiaque que la gratitude.

— Pourtant vous avez épousé une femme belle.

Saint-Vincent avait esquissé un lent sourire.

— Les épouses constituent un cas tout à fait différent. Elles exigent beaucoup d'efforts, mais les récompenses sont à la hauteur de ces efforts. Je recommande fortement les épouses. Surtout la sienne.

Cam n'avait pu s'empêcher d'être agacé. Il était difficile d'avoir une conversation sérieuse avec Saint-Vincent sans que celui-ci cède à sa prédilection pour les traits d'esprit.

— Si je comprends bien, milord, avait-il déclaré sèchement, pour pallier un manque de désir, vous recommandez de séduire des femmes peu attirantes ?

Saint-Vincent avait saisi un porte-plume en argent, y avait inséré avec adresse une plume et l'avait trempée dans l'encrier.

— Rohan, je fais de mon mieux pour comprendre votre problème. Il se trouve juste que je n'ai jamais fait l'expérience du manque de désir. Il faudrait que je sois sur mon lit de mort pour... Non, même pas. J'étais sur mon lit de mort il n'y a pas si longtemps, et, même alors, j'ai éprouvé un désir de tous les diables pour ma femme.

— Félicitations, avait marmonné Cam, désespérant d'obtenir une réponse sensée. Revenons aux livres de comptes. Il y a plus important à discuter que les habitudes sexuelles.

Saint-Vincent avait écrit un chiffre avant de reposer son porte-plume.

— Non, j'insiste pour que nous discussions des habitudes sexuelles. C'est bien plus divertissant que de travailler. Bien que vous soyez très discret, Rohan, avait-il continué en s'adossant à sa chaise avec une désinvolture trompeuse, on ne peut s'empêcher de remarquer que votre compagnie est ardemment recherchée. Il semblerait que les dames vous trouvent fort à leur goût. Et selon toutes les apparences, vous avez amplement tiré avantage de ce que l'on vous offrait.

— Pardonnez-moi, milord, mais je ne comprends pas bien où vous voulez en venir.

Posant les coudes sur le bureau, Saint-Vincent avait joint ses mains élégantes et regardé Cam fixement.

— Puisque vous n'aviez pas de problème de désir dans le passé, je ne peux que supposer que, comme cela arrive pour d'autres appétits, le vôtre a été rassasié par un excès d'uniformité. Un brin de nouveauté, voilà peut-être juste ce qu'il vous faut.

Le raisonnement ne manquait pas de pertinence. En y réfléchissant, Cam s'était demandé si Saint-Vincent – libertin notoirement connu avant son mariage – avait déjà été tenté de quitter le droit chemin.

Cam avait connu lady Saint-Vincent alors que, petite fille, elle venait de temps à autre au club rendre visite à son père, veuf ; il se sentait aussi protecteur envers elle que s'il s'agissait de sa jeune sœur. Personne n'aurait songé à unir la douce Evangeline à un débauché comme le vicomte. Le plus surpris avait sans doute été Saint-Vincent lui-même, lorsqu'il avait découvert que

leur mariage de convenance s'était transformé en un amour passionné.

— Et la vie en couple ? avait risqué Cam. Finit-elle par connaître un excès d'uniformité ?

L'expression de Saint-Vincent avait changé et le bleu de ses yeux s'était réchauffé à la pensée de sa femme.

— Il m'est apparu clairement qu'avec la femme qui vous convient, on n'est jamais rassasié. Je me satisferais très bien d'un excès d'une telle félicité... mais je doute que ce soit mortellement possible. Si vous voulez bien m'excuser, Rohan, avait-il ajouté en se levant après avoir refermé le livre de comptes d'un geste décidé, je vais vous souhaiter une bonne nuit.

— Nous ne terminons pas la comptabilité ?

— Je laisse la fin entre vos mains.

Comme Cam fronçait les sourcils, il avait haussé les épaules d'un air innocent.

— Rohan, l'un de nous deux est un célibataire doué de capacités mathématiques supérieures et sans projet pour la soirée. L'autre est un débauché notoire d'humeur amoureuse, doté d'une jeune épouse désirable et passionnée qui l'attend à la maison. À votre avis, qui doit s'occuper de ces maudits livres de comptes ?

Sur ce, Saint-Vincent était sorti du bureau en lui adressant un signe de la main désinvolte.

*De la nouveauté.* Telle était la recommandation de Saint-Vincent. Et le mot s'appliquait on ne peut mieux à Mlle Hathaway.

Cam avait toujours préféré les femmes d'expérience, qui considéraient la séduction comme un jeu et se gardaient de confondre plaisir et sentiment. Le rôle d'initiateur ne l'avait jamais tenté. Il trouvait même très peu réjouissante la perspective de déflorer une jeune fille. La simple idée de la douleur qu'il lui infligerait, puis des larmes et des regrets qui pourraient s'ensuivre, le faisait frémir.



Non, ce n'était pas chez Mlle Hathaway qu'il allait rechercher de la nouveauté.

Hâtant le pas, il gravit l'escalier qui menait au salon où la femme l'attendait avec le *chal* au visage sombre. Merripen était un nom commun chez les Roms. La position que l'homme occupait n'avait, en revanche, rien de commun. Apparemment, il jouait un rôle de domestique auprès de la femme, une situation étrange et répugnante pour un Rom épris de liberté.

Ainsi, Merripen et lui avaient quelque chose en commun. Tous les deux travaillaient pour des *gadjé* au lieu de parcourir le monde librement, comme Dieu le voulait.

La place d'un Rom n'était pas entre quatre murs, enfermé dans ces boîtes qu'on appelait des maisons, coupé du ciel, du vent, du soleil et des étoiles, à respirer un air vicié aux relents de nourriture et d'encaustique. Pour la première fois depuis des années, Cam éprouva un brusque accès de panique. Il réussit à le dominer en se concentrant sur la tâche qui l'attendait : se débarasser de ce couple étrange.

Après avoir tiré sur son col pour le desserrer, il poussa la porte entrouverte et pénétra dans le salon.

Mlle Hathaway se tenait près du seuil, en proie à une impatience visible. Merripen était un peu à l'écart. Comme Cam s'approchait de la jeune femme et fixait le visage qu'elle levait vers lui, sa panique reflua pour céder la place à une curieuse vague de chaleur. Elle pinçait fortement ses lèvres pleines et une légère ombre mauve cernait ses yeux bleus. Des épingles retenaient ses cheveux relevés, qui formaient comme un casque sombre et brillant.

Cette chevelure tirée en arrière, ces vêtements pudiques et modestes trahissaient la femme pleine d'inhibitions. La véritable vieille fille. Mais rien n'aurait pu dissimuler son éclatante volonté. Elle était... délicieuse.

Il avait envie de la déballer comme un cadeau longtemps attendu. Il avait envie de la sentir vulnérable et nue sous lui, sa bouche tendre gonflée de baisers durs et profonds, son corps pâle enflammé de désir. Pris de court par la réaction qu'elle provoquait en lui, Cam s'appliqua à conserver une expression impassible.

— Eh bien ? demanda-t-elle, de toute évidence inconsciente du tour pris par ses pensées.

Ce dont il pouvait se féliciter, car elle se serait sûrement précipitée hors de la pièce en hurlant.

— Avez-vous découvert quelque chose sur l'endroit où mon frère pourrait se trouver ?

— Oui.

— Et ?

— Lord Ramsay est venu ici un peu plus tôt dans la soirée. Il a perdu de l'argent aux jeux de hasard...

— Le ciel soit loué, il est vivant ! s'exclama Amelia.

— ... et a décidé apparemment de se consoler en se rendant dans une maison close à deux pas d'ici.

— Une maison close ? répéta Amelia avant de jeter un regard exaspéré à Merripen. Je jure qu'il mourra de mes propres mains cette nuit. Combien a-t-il perdu à la table de jeu ? demanda-t-elle en reportant le regard sur Cam.

— À peu près cinq cents livres.

Elle écarquilla ses beaux yeux bleus avec une expression scandalisée.

— Il mourra *lentement* de mes propres mains. Dans quelle maison close ?

— Bradshaw.

— Viens, Merripen, fit-elle en attrapant son bonnet. Allons le chercher.

— Non ! s'écrièrent les deux hommes d'une même voix.

— Je veux vérifier par moi-même qu'il va bien, répliqua-t-elle avec calme. Ce dont je doute beaucoup.

Je ne rentrerai pas à la maison sans Leo, ajouta-t-elle avec un regard inflexible à l'adresse de Merripen.

Partagé entre l'amusement et l'inquiétude face à une volonté aussi marquée, Cam demanda à Merripen :

— Ai-je affaire à de l'entêtement, à de la stupidité, ou un mélange des deux ?

Amelia ne laissa pas à Merripen l'occasion de répondre.

— À de l'entêtement, de ma part. La stupidité est entièrement attribuable à mon frère.

Elle coiffa son bonnet, en noua les rubans sous son menton.

Des rubans rouge cerise, remarqua Cam, perplexe. Il y avait quelque chose d'incongru dans cette touche de rouge frivole alors que le reste de sa tenue était si sobre. De plus en plus fasciné, il s'entendit dire :

— Vous ne pouvez pas aller chez Bradshaw. Question de moralité et de sécurité mise à part, vous ne savez même pas où ça se trouve, bon sang !

Le juron ne la fit même pas ciller.

— Je suppose que de nombreuses affaires se nouent entre votre établissement et Bradshaw. Vous avez dit que cet endroit était à deux pas, il me suffira donc de suivre le trafic piétonnier d'ici à là-bas. Au revoir, monsieur Rohan. Je vous remercie de votre aide.

Cam esquissa un geste pour lui barrer le chemin.

— Tout ce que vous allez gagner, ce sera de vous ridiculiser, mademoiselle Hathaway. Vous ne franchirez pas la porte. Une maison comme Bradshaw n'accepte pas les étrangers.

— La manière dont je récupérerai mon frère ne vous regarde en rien, monsieur.

Elle avait raison. Mais Cam ne s'était pas diverti autant depuis longtemps. Rien ne l'intéressait davantage à cet instant que Mlle Hathaway et ses rubans rouges.

- Je vous accompagne, décréta-t-il.
- Non, merci, répondit-elle en fronçant les sourcils.
- J'insiste.
- Je n'ai pas besoin de vos services, monsieur Rohan.

Il vint à l'esprit de Cam un certain nombre de services dont elle aurait eu visiblement besoin, et que, pour la plupart, il aurait eu grand plaisir à lui rendre.

— De toute évidence, cela arrangerait beaucoup de monde que vous récupérez Ramsay et quittiez Londres le plus vite possible. Je considère donc de mon devoir civique de hâter votre départ.

Ils auraient pu rejoindre la maison close à pied, pourtant, Amelia, Merripen et Rohan se rendirent chez Bradshaw en voiture. Celle-ci s'arrêta devant un bâtiment de style géorgien. Amelia, qui imaginait un lieu d'une extravagance scandaleuse, trouva la façade de la maison close d'une discrétion décevante.

— Restez dans la voiture, recommanda Rohan. Je vais m'enquérir de Ramsay. Ne laisse Mlle Hathaway seule sous aucun prétexte, ajouta-t-il en adressant à Merripen un regard dur. L'endroit est dangereux à cette heure de la nuit.

— C'est le début de la soirée, protesta Amelia. Et nous sommes dans le West End, au milieu d'une foule de messieurs bien mis. Comment cela pourrait-il être dangereux ?

— Vous pourriez vous évanouir en entendant ce que ces messieurs bien mis sont capables de faire.

— Je ne m'évanouis jamais, riposta Amelia avec indignation.

Cam sourit, ses dents blanches étincelant dans la pénombre du véhicule, puis il descendit et se fonda dans la nuit, le reflet d'ébène de ses cheveux et l'éclat du diamant à son oreille trahissant seuls sa présence.

Amelia le suivit des yeux, songeuse. Dans quelle catégorie classer un homme comme celui-ci ? Ce n'était

pas un gentleman, ni un lord, ni un travailleur ordinaire, ni même vraiment un Rom. Un peu plus tôt, il l'avait aidée à monter dans la voiture, et un frisson la parcourut à ce souvenir. Elle portait des gants, mais pas lui, et elle avait perçu la chaleur et la force de ses doigts. Puis elle avait remarqué l'épais anneau d'or qu'il portait autour du pouce. Elle n'avait jamais vu une chose pareille.

— Merripen, qu'est-ce que cela signifie quand un homme porte une bague au pouce ? Est-ce une coutume rom ?

La question parut mettre Merripen mal à l'aise, et il scruta les ténèbres à travers la vitre. Un groupe de jeunes gens, portant des manteaux élégants et des chapeaux hauts de forme, longèrent le véhicule en riant. Les sourcils froncés, Merripen finit par répondre :

— Cela signifie indépendance et liberté de pensée. Et aussi, un certain sentiment de séparation. En portant cet anneau, il se rappelle à lui-même qu'il n'est pas à sa place là où il est.

— Pourquoi M. Rohan voudrait-il se rappeler une chose pareille ?

— Parce que votre manière de vivre est dangereusement séduisante, dit Merripen d'un air sombre. Il est difficile de lui résister.

— Pourquoi voudrait-on lui résister ? Je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible à vivre dans une maison décente, à avoir des revenus réguliers et à jouir de choses agréables comme des bons petits plats ou des fauteuils capitonnés.

— *Gadji*, murmura-t-il d'un air résigné.

Amelia ne put s'empêcher de sourire. Ce mot désignait une femme non rom.

Elle s'adossa aux coussins élimés de la banquette.

— Je n'aurais jamais pensé qu'un jour, j'espérerais si désespérément trouver mon frère dans une maison

de mauvaise réputation. Mais entre ça ou le repêcher dans la Tamise...

Elle s'interrompit et pressa son poing serré contre ses lèvres.

— Il n'est pas mort, lui rappela Merripen d'une voix douce.

Amelia essayait de toutes ses forces d'y croire.

— Nous devons éloigner Leo de Londres. Il serait plus en sécurité à la campagne... Tu ne crois pas ?

Merripen eut un haussement d'épaules indifférent.

— Il y a beaucoup moins de tentations à la campagne, souligna Amelia. Et infiniment moins de sources d'ennuis pour Leo.

— Un homme qui cherche les ennuis peut les trouver n'importe où.

Après quelques minutes d'une attente insupportable, Rohan revint.

— Où est-il ? demanda Amelia dès qu'il eut ouvert la portière.

— Pas ici. Après être monté avec l'une des filles et... euh... avoir conclu l'affaire... lord Ramsay a quitté la maison.

— Où est-il allé ? Avez-vous demandé...

— Il leur a dit qu'il se rendait dans une taverne, *L'Enfer et le Seau*.

— Charmant, commenta Amelia. Vous connaissez le chemin ?

S'asseyant à côté d'elle, Rohan s'adressa à Merripen :

— Tu suis St. James vers l'est et tu tournes à gauche après le troisième carrefour.

Merripen fit claquer les guides et la voiture s'ébranla au moment où passait un trio de prostituées.

Amelia les regarda avec un intérêt non dissimulé.

— Certaines sont si jeunes, murmura-t-elle. Si seulement une institution charitable pouvait les aider à trouver un emploi respectable !

— La plupart des emplois prétendument respectables sont tout aussi calamiteux, répliqua Rohan.

— Vous pensez qu'une femme se trouve mieux de travailler comme prostituée plutôt que de prendre un travail honnête qui lui permettrait de vivre avec dignité ? s'écria Amelia en lui jetant un regard indigné.

— Je n'ai pas dit ça. Il se trouve juste que certains employeurs sont bien plus brutaux que les souteneurs ou les mères maquerelles. Les domestiques sont victimes de toutes sortes d'abus de la part de leurs maîtres – les femmes en particulier. Et si vous pensez qu'il y a de la dignité à travailler à l'usine, vous n'avez jamais vu de fille ayant perdu plusieurs doigts à couper de la paille pour fabriquer des balais, ou une autre qui, à force d'inhaler des poussières et des peluches dans une filature, a les poumons tellement congestionnés qu'elle mourra avant ses trente ans.

Amelia ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma. Elle aurait ardemment désiré poursuivre ce débat, mais les femmes convenables – fussent-elles vieilles filles – ne parlaient pas de prostitution.

Avec une indifférence étudiée, elle regarda par la fenêtre. Sans même avoir à jeter un coup d'œil en direction de Rohan, elle sut qu'il l'observait. Elle était insupportablement sensible à sa présence. Il y avait quelque chose de séduisant dans son odeur, quelque chose de frais et de boisé, un peu comme du clou de girofle.

— Votre frère a hérité du titre assez récemment, dit-il.

— Oui.

— Avec tout le respect que je lui dois, lord Ramsay ne semble pas vraiment préparé à son nouveau rôle.

Amelia ne put réprimer un sourire contraint.

— Aucun de nous ne l'est. Ce fut une surprise pour tous. Il y avait au moins trois hommes en ligne



pour le titre avant Leo. Mais ils sont tous morts rapidement les uns après les autres, de causes diverses. Devenir lord Ramsay diminue de beaucoup votre espérance de vie, apparemment. Au train où il va, mon frère ne fera pas plus de vieux os que ses prédécesseurs.

— On ne sait jamais ce que le destin vous réserve.

Se tournant vers lui, Amelia découvrit qu'il la détaillait avec une attention qui fit s'accélérer les battements de son cœur.

— Je ne crois pas au destin, dit-elle. Chacun a le pouvoir de contrôler sa destinée.

— Tout le monde – même les dieux – est impuissant entre les mains du destin, répliqua-t-il en souriant.

Amelia le regarda d'un air sceptique.

— Vous qui êtes employé dans un club de jeu, vous devez tout savoir des probabilités et du hasard. Ce qui signifie que vous ne pouvez raisonnablement pas croire à la chance, au destin ou à quoi que ce soit de ce genre.

— Je sais effectivement tout des probabilités et du hasard. Néanmoins, je crois à la chance.

Il sourit, avec, dans les yeux, une flamme sereine qui coupa le souffle à Amelia.

— Je crois à la magie et au mystère, continua-t-il, et aux rêves qui révèlent l'avenir. Je crois aussi que certaines choses sont écrites dans les étoiles... Ou même dans la paume de votre main.

Fascinée, Amelia était incapable de détourner le regard. C'était un homme extraordinairement beau ; sa peau était aussi sombre que le miel de trèfle, et ses cheveux bruns retombaient sur son front d'une manière qui lui donnait irrésistiblement envie de les repousser en arrière.

— Tu crois aussi au destin ? demanda-t-elle à Merripen.

— Je suis un Rom, répondit-il après une longue hésitation.

Ce qui signifiait oui.

— Grands dieux, Merripen, je t'ai toujours considéré comme un homme raisonnable !

Rohan se mit à rire.

— Il est tout à fait raisonnable d'admettre une possibilité, mademoiselle Hathaway. Ce n'est pas parce que vous ne pouvez pas voir ou sentir une chose qu'il est impossible qu'elle existe.

— En tout cas, le destin n'existe pas, insista Amelia. Il n'y a que des actions et leurs conséquences.

La voiture s'arrêta dans une rue bien plus miteuse que St. James ou King Street. Il y avait un débit de bière et un garni à trois sous d'un côté, et une grande taverne de l'autre. Les piétons affichaient une fausse distinction tout en côtoyant des marchands des quatre saisons, des pickpockets et des prostituées.

Une rixe venait de commencer près de l'entrée de la taverne et l'on ne distinguait plus qu'un embrouillamini de bras, de jambes, de chapeaux, de bouteilles et de cannes. Chaque fois qu'une bagarre éclatait, il y avait de grandes chances que Leo en soit à l'origine.

— Merripen, dit Amelia avec anxiété, tu sais comment est Leo quand il est ivre. Il est probablement au milieu de la mêlée. Si tu voulais bien avoir la gentillesse de...

Avant même qu'elle ait fini, Merripen avait la main sur la poignée de la portière.

— Attends, intervint Rohan. Il vaudrait mieux que je m'en charge.

— Tu crois que je ne sais pas me battre ? répliqua Merripen avec un regard froid.

— Nous sommes dans les bas-fonds de Londres. J'ai l'habitude de leurs coups tordus. Si tu...

Rohan s'interrompit quand Merripen, sans lui prêter attention, quitta la voiture avec un grognement hargneux.

— Soit, fit Rohan en sortant à son tour pour se poster à côté du véhicule. Il va se retrouver le ventre ouvert comme un maquereau sur le marché aux poissons de Covent Garden.

— Merripen est tout à fait capable de se débrouiller, je vous assure, déclara Amelia en le rejoignant.

Rohan baissa sur elle des yeux un peu étrécis, comme ceux d'un chat.

— Vous seriez plus en sécurité dans la voiture.

— Vous êtes là pour me protéger, non ?

— Mon ange, dit-il avec douceur, c'est peut-être de moi que vous avez le plus besoin d'être protégé.

Le cœur d'Amelia manqua un battement. Il soutint son regard effaré avec un intérêt serein qui fit se recroqueviller ses orteils dans ses bottines. Luttant pour conserver son sang-froid, Amelia détourna les yeux. Mais elle garda une conscience aiguë de sa proximité, de sa posture à la fois détendue et en alerte, du pouls inconnu qui battait sous les étoffes luxueuses de ses vêtements.

Ils regardèrent Merripen se frayer un passage dans le chaos, écarter plusieurs hommes, puis en extraire un sans cérémonie tout en parant les coups de son bras libre.

— Il s'en sort bien, admit Rohan avec une légère surprise.

Éperdue de soulagement, Amelia reconnut la silhouette dépenaillée de Leo.

— Que le ciel soit remercié ! souffla-t-elle en fermant les yeux.

Elle les rouvrit brusquement, cependant, en sentant qu'on lui effleurait la mâchoire. Du bout des doigts, Rohan lui releva le visage, son pouce lui frôlant le menton. Ce geste d'une intimité inattendue fit courir une onde de choc dans tout son corps. De nouveau, il captura son regard.

— Vous ne croyez pas que vous vous montrez un peu trop protectrice en poursuivant ainsi votre frère adulte à travers Londres ? Sa conduite n'a rien d'inhabituel. La plupart des jeunes lords se conduiraient ainsi dans sa situation.

— Vous ne le connaissez pas, répliqua Amelia d'une voix qui parut chevrotante à ses propres oreilles.

Elle savait qu'elle aurait dû se soustraire à la douceur de ses doigts, mais son corps restait perversement immobile, savourant leur contact.

— C'est loin d'être un comportement habituel chez lui, ajouta-t-elle. Il a des ennuis. Il...

Elle se tut brusquement.

Rohan suivit de l'index le ruban rouge qui retenait son bonnet jusqu'à l'endroit où il était noué sous son menton.

— Quel genre d'ennuis ?

Elle s'écarta vivement et pivota comme Merripen et Leo les rejoignaient. Une bouffée d'amour mêlé de désespoir l'envahit à la vue de son frère. Il était sale, contusionné, et arborait un sourire impénitent. Quiconque ne le connaissant pas aurait supposé qu'il n'avait pas le moindre souci. Mais son regard, naguère si chaleureux, était terne et froid. Sa taille s'était épaissie, et la partie visible de son cou était empâtée. Il était, certes, encore loin de la décrépitude totale, mais il semblait déterminé à hâter le processus.

— Tu es encore entier, commenta Amelia d'un ton détaché. Voilà qui est surprenant.

Après avoir sorti un mouchoir de sa manche, elle s'approcha de lui et, tendrement, essuya la sueur mêlée d'un filet de sang qui coulait sur sa joue. Quand elle vit son regard flou, elle précisa :

— Je suis Amelia, ta cadette, très cher.

— Ah... Te voilà.

Il hocha la tête à plusieurs reprises comme une marionnette, puis jeta un coup d'œil à Merripen, qui le soutenait avec plus d'efficacité que ses propres jambes.

— Ma sœur... Une fille terrifiante.

— Avant que Merripen ne te mette dans la voiture, as-tu l'intention d'écorcher le renard, Leo ? s'enquit Amelia.

— Certainement pas, répondit-il sans hésitation. Les Hathaway ont toujours bien tenu l'alcool.

Amelia caressa les boucles sales et emmêlées qui pendaient devant ses yeux.

— Ce serait bien que tu essayes de tenir un peu moins bien, à l'avenir.

— Le problème, petite sœur...

Quand il baissa les yeux sur elle, une étincelle fugitive s'alluma dans ses yeux morts et, l'espace d'un instant infime, Amelia retrouva son frère.

— ... c'est que je souffre d'une soif inextinguible.

Elle sentit ses yeux la picoter, déglutit avec peine, puis annonça d'une voix posée :

— Pendant les quelques jours à venir, Leo, ta soif sera étanchée uniquement par de l'eau ou du thé. Si tu veux bien le mettre dans la voiture, Merripen.

Leo se contorsionna pour regarder ce dernier.

— Pour l'amour du ciel ! Tu ne vas pas me remettre à la garde d'Amelia ?

— Tu préférerais peut-être être dégrisé par un geôlier de Bow Street ? demanda Merripen d'un ton poli.

— Tu peux être sûr qu'il se montrerait sacrément plus clément.

Tout en grommelant, Leo se dirigea d'un pas chancelant vers la voiture.

Amelia se tourna vers Cam Rohan, qui affichait une expression impénétrable.

— Pouvons-nous vous ramener chez *Jenner's*, monsieur ? Nous serons un peu serrés dans la voiture, mais le trajet n'est pas long.

— Non, merci, dit Rohan, qui lui emboîta le pas comme elle contournait le véhicule. Je rentrerai à pied.

— Je ne peux pas vous abandonner dans les bas quartiers de Londres.

Rohan s'arrêta avec elle derrière la voiture, où ils étaient en partie dissimulés aux regards.

— Tout se passera bien. Je ne crains rien dans cette ville. Ne bougez pas.

De nouveau, Rohan leva son visage vers lui, une main sous son menton, l'autre sur sa joue. Quand il passa doucement le pouce sous son œil gauche, elle fut surprise de sentir que sa peau était humide.

— Le vent a tendance à me faire pleurer, s'entendit-elle dire d'une voix incertaine.

— Il n'y a pas de vent ce soir.

L'anneau qu'il portait au pouce pressait doucement sur sa chair. Son cœur commença à battre une chamade effrénée, au point que le déferlement du sang dans ses oreilles l'empêchait presque d'entendre. Les clameurs de la taverne s'estompèrent, l'obscurité parut se refermer autour d'eux. Il fit glisser ses doigts sur sa gorge avec une délicatesse surprenante, jusqu'à découvrir des nerfs secrets qu'il se mit à caresser doucement.

Ses yeux étaient au-dessus de ceux d'Amelia, et elle remarqua qu'un cercle noir entourait leurs iris ambrés.

— Mademoiselle Hathaway... Êtes-vous tout à fait certaine que le destin n'ait rien à voir avec notre rencontre de ce soir ?

Amelia éprouvait la plus grande difficulté à respirer.

— Tout... tout à fait certaine.

— Et qu'il est fort probable que nous ne nous reverrons jamais ? demanda-t-il en inclinant la tête.

— Jamais.

Il était trop grand, trop proche... Nerveuse, Amelia tenta de discipliner ses pensées, mais elles s'éparpillèrent telles les allumettes d'une boîte renversée... qu'il enflamma de son souffle lui frôlant la joue.

— J'espère que vous avez raison. Que Dieu me vienne en aide si je devais un jour affronter les conséquences.

— Les conséquences de quoi ? s'enquit-elle d'une voix faible.

— De cela...

Il posa sa main sur sa nuque et couvrit sa bouche de la sienne.

Amelia avait déjà été embrassée. Il n'y avait d'ailleurs pas si longtemps que cela, par un homme dont elle était amoureuse. La douleur de sa trahison avait été si profonde qu'elle s'était juré de ne plus jamais permettre à un homme de l'approcher. Mais Rohan ne lui avait pas plus demandé son consentement qu'il ne lui avait laissé de chance de protester. Elle se raidit et plaqua les mains contre son torse dur pour le repousser. Il ne parut pas remarquer son opposition, car sa bouche se fit plus insistante. Glissant le bras autour de sa taille, il l'attira contre lui en la soulevant légèrement.

À chaque respiration, elle inhalait davantage son odeur, un doux parfum de savon à la cire d'abeille mêlé à la saveur légèrement salée de sa peau. Enveloppée dans l'étreinte de son corps à la fois puissant et souple, elle ne put s'empêcher de s'abandonner contre lui. Un baiser succédait à un autre à peine terminé – caresses humides et intimes, pressions secrètes sources de plaisir et de promesses.

Dans un doux murmure – des mots étrangers qui sonnèrent agréablement à ses oreilles –, Rohan écarta sa bouche de la sienne. Ses lèvres s'aventurèrent sur l'arc de son cou, s'attardant sur les endroits les plus vulnérables. Amelia avait l'impression que son corps se

gonflait sous ses vêtements, que son corset lui contraignait impitoyablement les poumons.

Elle frissonna quand il effleura une zone particulièrement sensible de la pointe de la langue, la goûtant comme si elle était quelque épice exotique. L'envie irrésistible de se presser contre lui la saisit, elle aurait voulu se libérer des innombrables épaisseurs de jupons. Il était si attentif, si doux...

Une bouteille s'écrasant sur la chaussée la rappela brusquement à la réalité.

— Non, dit-elle dans un souffle en se débattant.

Rohan la relâcha, mais il la soutint le temps qu'elle recouvre son équilibre. Pivotant abruptement, Amelia se précipita, titubante, vers la portière ouverte de la voiture. Partout où il l'avait touchée, sa peau la picotait, réclamant davantage. Elle garda la tête baissée, heureuse d'avoir le visage dissimulé par son bonnet.

Pressée de s'échapper, Amelia sauta sur le marche-pied. Avant qu'elle entre dans la voiture, toutefois, elle sentit les mains de Rohan sur sa taille. Il la retint suffisamment longtemps pour lui murmurer à l'oreille :

— *Latcho drom.*

Elle reconnut l'adieu romani. Il figurait parmi la poignée de mots que Merripen avait appris aux Hathaway. Elle fut si troublée, en sentant la chaleur de son souffle contre son oreille, qu'elle fut incapable de répondre quoi que ce soit. Elle ne put que monter dans la voiture et, d'un geste maladroit, écarta la masse de ses jupes de l'encadrement de la portière.

Celle-ci fut refermée d'une main ferme et le cheval, obéissant à l'ordre de Merripen, s'ébranla. Réfugiés dans leur coin respectif, les deux Hathaway – l'un ivre, l'autre étourdi – gardèrent le silence. Après un moment, Amelia leva ses mains tremblantes pour détacher son bonnet. Elle découvrit alors que les rubans étaient dénoués.



L'un des rubans, en fait. Car l'autre...

Amelia ôta son bonnet et le regarda, perplexe. L'un des rubans avait disparu ; il n'en restait qu'un minuscule morceau cousu à l'intérieur.

Il avait été coupé net.

Rohan l'avait pris.

Une semaine plus tard, les cinq Hathaway et toutes leurs possessions quittaient Londres pour le Hampshire, où se trouvait leur nouvelle résidence. En dépit des défis qu'il leur faudrait relever, Amelia espérait fermement que leur nouvelle situation profiterait à tous.

La maison à Primrose Place regorgeait de trop de souvenirs. Rien n'avait plus été pareil après la mort de leurs parents, leur père d'une affection cardiaque, leur mère de douleur quelques mois plus tard. C'était comme si les murs avaient absorbé le trop-plein de chagrin de la famille. Amelia ne pouvait regarder la cheminée du salon sans revoir sa mère assise là, son panier à couture près d'elle, ni se rendre dans le jardin sans penser à son père en train de tailler les rosiers des apothicaires dont il était si fier.

Elle avait vendu la maison sans remords, non par absence, mais plutôt par excès de sentimentalité. Trop de sentiments, trop de tristesse... Il était impossible de regarder devant soi lorsque tout vous rappelait constamment une perte cruelle.

Son frère et ses sœurs n'avaient émis aucune objection à la vente de la maison. Pour Leo, rien n'avait d'importance. On lui aurait annoncé que la famille avait décidé de vivre dans la rue qu'il aurait accueilli

la nouvelle avec un haussement d'épaules indifférent. Winnifred, née juste après Amelia, était trop faible, après une maladie prolongée, pour contester la moindre décision. Quant à Poppy et à Beatrix, âgées respectivement de dix-neuf et de quinze ans, elles aspiraient au changement.

Selon Amelia, l'héritage n'aurait pu tomber à un moment plus propice. Elle devait admettre néanmoins qu'elle s'interrogeait : combien de temps les Hathaway réussiraient-ils à conserver le titre ?

Le fait est que personne ne voulait être lord Ramsay. Pour les trois précédents lords Ramsay, le titre s'était accompagné d'une veine de malchance singulière qui, à terme, avait conduit à leur décès précoce. Ce qui expliquait en partie que les membres éloignés de la famille aient été ravis que la vicomté ait échu à Leo.

— Vais-je toucher de l'argent ? avait été la première question de Leo, lorsqu'on lui avait annoncé son accession à l'aristocratie.

La réponse avait été un « oui » mitigé. Leo héritait d'un domaine d'une superficie limitée dans le Hampshire, ainsi que d'une modeste rente annuelle qui ne suffirait pas, loin de là, à le remettre en état.

— Nous sommes encore pauvres, lui avait dit Amelia, après avoir lu la lettre du notaire décrivant le manoir et les terres. Le domaine est petit, les domestiques et la plupart des métayers sont partis, la maison est inhabitée depuis des années et le titre est apparemment maudit. Ce qui fait de cet héritage un cadeau empoisonné, si ce n'est pire. Cependant, nous avons un cousin éloigné qui pourrait se trouver mieux placé que toi dans la lignée. Nous pourrions essayer de nous en décharger sur lui. Il se peut que notre arrière-arrière-arrière-grand-père n'ait pas été un enfant légitime, ce qui nous autoriserait à présenter une demande de renonciation au titre fondée sur...

— Je prends le titre, avait déclaré Leo d'un ton sans réplique.

— Parce que tu ne crois pas plus que moi aux malédictions ?

— Parce que je suis déjà maudit, bon sang, et qu'un peu plus ou un peu moins ne fera guère de différence !

Ne s'étant jamais rendues dans le Hampshire auparavant, toutes les Hathaway se tordaient le cou pour regarder le paysage. L'excitation de ses deux plus jeunes sœurs fit sourire Amelia. Poppy et Beatrix, brunes aux yeux bleus, comme elle, débordaient de vivacité.

Winnifred, en revanche...

Le regard d'Amelia s'attarda sur la jeune fille, si différente des autres Hathaway. C'était la seule qui avait hérité des cheveux blonds et de la tendance à l'introspection de leur père. Timide et discrète, elle supportait toutes les épreuves sans se plaindre. Quand la scarlatine s'était déclarée dans le village, un an auparavant, Leo et Winnifred avaient été gravement malades. Si Leo s'en était bien remis, Winnifred demeurait fragile et pâle. Le médecin avait diagnostiqué une faiblesse des poumons, consécutive à la fièvre, dont il craignait qu'elle ne se remette jamais.

Mais Amelia refusait l'idée que sa sœur reste invalide jusqu'à la fin de ses jours. Peu importaient les moyens à mettre en œuvre, elle était bien décidée à ce qu'elle recouvre la santé.

Il était difficile d'imaginer un endroit plus favorable que le Hampshire, aussi bien pour Winnifred que pour les autres Hathaway. Avec ses nombreuses rivières, ses grandes forêts, ses prairies humides et ses landes couvertes de bruyère, c'était l'un des plus beaux comtés d'Angleterre. Ramsay House se situait non loin de Stony Cross, un gros bourg où s'échangeaient le bétail, le bois, les céréales, les fromages variés et le miel de

fleurs sauvages produits sur place. La région était d'une richesse incontestable.

— Je me demande pourquoi le domaine Ramsay est si peu productif, fit remarquer Amelia d'un ton songeur, alors que la voiture longeait des prairies luxuriantes. La terre du Hampshire est si fertile qu'il doit falloir se forcer pour ne rien faire pousser !

— Mais notre terre est maudite, non ? demanda Poppy, l'air un peu inquiet.

— Ça ne concerne pas le domaine lui-même, répondit Amelia. Juste le détenteur du titre. C'est-à-dire Leo.

— Oh, tout va bien, alors ! fit Poppy avec une pointe d'espièglerie.

Leo ne prit pas la peine de répondre. Il se contenta de se rencogner sur la banquette, la mine grincheuse. Si une semaine de sobriété forcée lui avait rendu l'œil et le cerveau plus clairs, son humeur ne s'était pas améliorée, au contraire. Sous la surveillance aiguë de Merripen et de ses quatre sœurs, il n'avait pas eu l'occasion de boire autre chose que de l'eau et du thé.

Les premiers jours, il avait été très agité, en proie à des tremblements incoercibles et à d'abondantes suées. À présent que le pire était passé, il commençait à ressembler à ce qu'il était autrefois. Mais peu de gens auraient cru qu'il n'avait que vingt-huit ans. Il avait vieilli de manière spectaculaire au cours de cette dernière année.

Plus ils approchaient de Stony Cross, plus le paysage devenait beau. La route longeait de ravissants cottages noir et blanc au toit de chaume, des moulins, des étangs ombragés par des saules pleureurs, de vieilles églises remontant au Moyen Âge. Des oiseaux picoraient des baies dans les haies touffues, des crocus d'automne et des colchiques parsemaient les prairies, et les arbres offraient toute une palette de rouges et d'ors.

Poppy prit une profonde inspiration.

— Comme c'est vivifiant ! s'exclama-t-elle. Pourquoi l'air de la campagne est-il si différent ?

— Peut-être à cause de la porcherie que nous venons de dépasser, marmonna Leo.

Beatrix, qui avait lu une brochure décrivant le sud de l'Angleterre, expliqua avec enthousiasme :

— Le Hampshire est renommé pour ses cochons exceptionnels. On les nourrit de glands et de faînes de la forêt, et cela donne un bacon délicieux. Et il y a un concours annuel de saucisses !

Son frère lui décocha un regard hargneux.

— Splendide. J'espère bien que nous ne l'avons pas raté.

Winnifred, qui lisait un épais volume sur le Hampshire, intervint.

— L'histoire de Ramsay House est impressionnante.

— Notre maison est dans un livre d'Histoire ? s'écria Beatrix, aux anges.

— Ce n'est qu'un petit paragraphe, répondit Winnifred, mais Ramsay House est bel et bien mentionnée. Ce n'est certes rien comparé à la demeure de notre voisin, le comte de Westcliff, dont le manoir figure parmi les plus beaux de la campagne anglaise. Le nôtre paraît très modeste, en comparaison. Et la famille du comte vit là depuis près de cinq cents ans.

— Il doit être affreusement vieux, alors, fit remarquer Poppy, pince-sans-rire, ce qui fit pouffer Beatrix.

— Lis-nous le paragraphe, Winnifred, demanda celle-ci.

— *Ramsay House se dresse dans un petit parc planté de chênes majestueux et de hêtres, avec des sous-bois tapissés de fougères et de hautes herbes appréciées des chevreuils. Achevé en 1594, ce manoir élisabéthain compte de nombreuses galeries représentatives de cette époque. Le bâtiment a subi des modifications et des*

*ajouts ultérieurs, qui ont abouti à la création d'une salle de bal jacobéenne et d'une aile de style géorgien.*

— Nous avons une salle de bal ! s'exclama Poppy.

— Nous avons des chevreaux ! renchérit Beatrix.

— Seigneur, j'espère que nous avons un cabinet d'aisances, grommela Leo.

Le soir tombait lorsque la voiture de louage s'engagea dans l'allée privée, bordée de hêtres, qui conduisait à Ramsay House. Fatiguées après ce long voyage, les sœurs Hathaway poussèrent des exclamations de soulagement à la vue de la haute toiture hérissée de cheminées de brique qui se détachait dans le crépuscule.

— Je me demande comment Merripen se débrouille, dit Winnifred, une lueur d'inquiétude dans ses yeux bleus.

Merripen, la fille de cuisine et le valet de pied étaient partis deux jours plus tôt pour préparer l'arrivée de la famille.

— Il a sans aucun doute travaillé jour et nuit, répondit Amelia. J'imagine qu'il a inspecté les lieux, tout réarrangé à son idée et donné des ordres que personne n'a osé discuter. Je suis certaine qu'il est comme un poisson dans l'eau.

Winnifred sourit. Même pâle et lasse, elle demeurait d'une beauté extraordinaire. Ses cheveux d'un blond presque argenté étincelaient dans la lumière déclinante, et sa peau paraissait de porcelaine. Son profil aurait suffi à rendre extatiques peintres et poètes. On avait presque envie de la toucher pour s'assurer que c'était une créature en chair et en os et non une sculpture.

La voiture s'arrêta devant une demeure beaucoup plus grande qu'Amelia ne s'y attendait. Elle était entourée de haies broussailleuses et de plates-bandes envahies de mauvaises herbes. Avec un peu de désherbage et beaucoup de taille, songea Amelia, le jardin serait ravissant. Le bâtiment, qui offrait une dissymétrie

charmante, était de brique et de pierre, avec un toit d'ardoise et de nombreuses fenêtres garnies de verre cathédrale.

Après avoir installé un escabeau devant la portière, le cocher aida ses passagères à quitter le véhicule.

— La maison et le terrain ne sont pas bien entretenus, prévint Amelia qui, descendue la première, observait les lieux. Il y a très longtemps que personne n'a vécu ici.

— On se demande bien pourquoi, fit remarquer Leo.

— C'est très pittoresque, déclara Winnifred avec un entrain forcé.

Ses épaules minces se voûtaient, sa peau paraissait trop tendue sur ses pommettes. Le voyage l'avait visiblement épuisée.

Elle fit mine de ramasser une petite valise posée à côté de l'escabeau, mais Amelia se précipita pour s'en saisir.

— Je vais la porter. Tu n'es pas en état de lever le petit doigt. Entrons, et nous trouverons un endroit où tu pourras te reposer.

— Je me sens tout à fait bien, protesta Winnifred alors qu'elles gravissaient les marches du perron.

Le hall d'entrée s'ornait de boiseries qui avaient été un jour blanches. Le sol était encrassé et abîmé. Un magnifique escalier de pierre incurvé s'élevait à l'extrémité du hall, bordé d'une balustrade en fer forgé dont les volutes disparaissaient sous la poussière et les toiles d'araignées. Amelia nota qu'on avait d'ores et déjà commencé à la nettoyer, mais l'entreprise promettait d'être longue et pénible.

Merripen surgit d'un couloir sur le côté du vestibule. Il était en bras de chemise, sans col ni cravate, et l'on distinguait par l'encolure entrouverte sa peau bronzée luisante de transpiration. Avec ses cheveux



noirs retombant sur son front et ses yeux sombres qui s'étaient éclairés à leur vue, il avait fière allure.

— Vous avez trois heures de retard, dit-il en guise d'accueil.

Riant, Amelia tira un mouchoir de sa manche et le lui tendit.

— Dans une famille de quatre filles, la notion d'heure n'existe pas !

Après avoir essuyé la poussière et la transpiration de son visage, Merripen regarda chacun des Hathaway tour à tour. Ses yeux s'attardèrent un instant sur Winnifred, puis, reportant son attention sur Amelia, il entreprit de lui faire un rapport concis.

Il avait trouvé deux femmes et un jeune garçon au village pour aider au nettoyage de la maison. Trois chambres avaient déjà été rendues habitables. Ils avaient passé beaucoup de temps à dégraisser la cuisine et le fourneau, et la fille de cuisine était en train de préparer le repas.

Merripen s'interrompit, l'œil fixé par-dessus l'épaule d'Amelia. Sans cérémonie, il la contourna et rejoignit Winnifred en trois enjambées.

Amelia vit la mince silhouette de sa sœur vaciller avant qu'elle ne s'effondre à demi contre Merripen, les yeux clos. Il la rattrapa sans difficulté et, la soulevant dans ses bras, lui intima dans un murmure de poser la tête sur son épaule. Même s'il se comportait avec autant de calme et de détachement qu'à son habitude, Amelia fut frappée par la manière possessive dont il portait sa sœur.

— Le voyage a été trop fatigant pour elle, dit-elle, soucieuse. Elle a besoin de se reposer.

Le visage de Merripen demeura indéchiffrable.

— Je l'emmène à l'étage.

Winnifred s'agita et battit des paupières.

— Flûte ! dit-elle d'une voix haletante. J'étais là tranquille, je me sentais bien, et soudain, j'ai eu l'impression que le sol se soulevait. Je suis désolée. Je trouve méprisable de s'évanouir.

— Ce n'est pas grave, affirma Amelia avec un sourire rassurant. Merripen va te mettre au lit. C'est-à-dire... il va t'emmener dans ta chambre, corrigea-t-elle après une pause embarrassée.

— Je peux me débrouiller toute seule, déclara Winnifred. J'ai juste eu un petit vertige. Merripen, repose-moi par terre.

— Tu ne dépasserais pas la première marche, rétorqua-t-il sans tenir compte de ses protestations.

Tandis qu'il l'emportait vers le grand escalier, la main pâle de Winnifred vint se poser lentement sur sa nuque.

— Beatrix, va avec eux, ordonna Amelia en tendant la valise à sa cadette. La chemise de nuit de Winnifred est dedans. Tu pourras l'aider à se changer.

Une fois que Beatrix se fut précipitée dans l'escalier, Amelia pivota lentement sur elle-même.

— Le notaire a dit que la maison était en mauvais état, mais je pense que « menacée de ruine » aurait été plus pertinent. Tu crois qu'elle peut être restaurée, Leo ?

Il n'y avait pas si longtemps – même si cela semblait une éternité –, Leo avait passé deux ans à l'École des beaux-arts de Paris pour y étudier l'art et l'architecture. Il avait ensuite effectué un stage comme dessinateur et peintre chez Rowland Temple, un architecte londonien renommé. Considéré comme un étudiant exceptionnellement prometteur, Leo avait même envisagé d'ouvrir son propre cabinet. Aujourd'hui, il ne restait plus rien de cette ambition.

— Sans tenir compte d'éventuelles interventions sur la structure, dit-il après avoir jeté un coup d'œil

indifférent autour de lui, il faudrait vingt-cinq à trente mille livres au bas mot.

À l'énoncé de ces chiffres, Amelia fit la grimace. Les yeux fixés sur le sol criblé de petits trous, elle se frotta les tempes.

— Eh bien, une chose est sûre : nous allons avoir besoin d'alliances avantageuses. Ce qui signifie que tu devrais commencer à t'intéresser aux héritières disponibles, Leo. Quant à toi, Poppy, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil taquin à sa sœur, il te faudra attraper un vicomte ou, au moins, un baron.

Leur frère leva les yeux au ciel.

— Et pourquoi pas toi ? Je ne vois pas pour quelle raison tu serais dispensée d'avoir à te marier pour le bien de la famille.

À son tour, Poppy décocha à son aînée un regard moqueur.

— À l'âge d'Amelia, les femmes ne pensent plus à l'amour depuis longtemps.

— On ne sait jamais, lui répondit Leo, elle pourrait trouver un gentleman âgé à la recherche d'une infirmière.

Amelia fut tentée de les moucher en leur rappelant avec aigreur qu'elle avait été amoureuse une fois et qu'elle ne souhaitait pas renouveler l'expérience. Elle avait été courtisée par le meilleur ami de Leo, un jeune architecte charmant nommé Christopher Frost qui était lui aussi stagiaire chez Rowland Temple. Mais le jour où il lui avait laissé espérer une demande en mariage, Frost avait mis fin à leur relation de manière abrupte. Ses sentiments, lui avait-il dit, s'étaient portés sur une autre femme qui, le hasard faisant bien les choses, se trouvait être la fille de Rowland Temple.

Qu'attendre d'autre d'un architecte ? avait déclaré Leo, outré et empli de remords vis-à-vis de sa sœur, et désolé d'avoir perdu un ami. Les architectes vivaient

dans un monde de maîtres et de disciples qui, les uns comme les autres, étaient toujours en quête de mécènes. Il leur fallait tout sacrifier, même l'amour, sur l'autel de l'ambition. Agir autrement, c'était perdre les quelques précieuses et rares occasions d'exercer leur art. En épousant la fille de Temple, Christopher Frost aurait sa part du gâteau, ce qu'Amelia n'aurait jamais pu lui apporter.

À part l'aimer, elle ne pouvait rien faire pour lui.

Ravalant son amertume, elle regarda son frère et réussit à sourire.

— Je te remercie, mais, à ce stade avancé de ma vie, je n'ai plus l'ambition de me marier.

Elle fut surprise quand Leo s'inclina pour lui effleurer le front d'un baiser.

— Quoi qu'il en soit, je pense qu'un jour tu rencontreras un homme qui vaudra la peine que tu lui sacrifies ton indépendance, dit-il d'une voix douce. Même si tu ne rajeunis pas, ajouta-t-il avec un grand sourire.

L'espace d'un instant, Amelia se remémora ce baiser dans l'ombre, sentit de nouveau cette bouche qui se repaissait lentement de la sienne et la caresse de ces mains masculines, entendit ce murmure à son oreille : *Latcho drom...*

Comme son frère tournait les talons, elle lui demanda avec une légère irritation :

— Où vas-tu, Leo ? Tu ne peux pas t'en aller alors qu'il y a tant à faire.

Il s'arrêta et la regarda par-dessus son épaule, les sourcils levés.

— Voilà des jours que tu me verses du thé non sucré dans le gosier. Si tu n'y vois pas d'objection, j'aimerais aller pisser.

— Il me vient à l'esprit au moins une dizaine d'euphémismes polis que tu aurais pu utiliser, répliqua-t-elle, les yeux étrécis.

Mais, déjà, Leo s'éloignait.

— Je ne suis pas adepte des euphémismes, lança-t-il.

— Ni de la politesse, riposta-t-elle, ce qui le fit rire.

Quand son frère eut quitté la pièce, Amelia croisa les bras et soupira.

— Il est tellement plus agréable quand il est sobre. Dommage que cela n'arrive pas plus souvent. Allez, viens, Poppy, partons à la recherche de la cuisine.

L'air de la maison était si confiné, si saturé de poussière, que la pauvre Winnifred passa la nuit à tousser, les poumons déchirés par des quintes incessantes. Ayant dû se lever d'innombrables fois pour lui donner à boire, ouvrir les fenêtres, la redresser sur ses oreillers jusqu'à ce que la crise soit calmée, Amelia avait les yeux battus lorsque vint le matin.

— C'est comme de dormir dans une boîte de poussière, dit-elle à Merripen. Elle sera mieux assise à l'extérieur, aujourd'hui, jusqu'à ce que nous ayons nettoyé correctement sa chambre. Il faut battre les tapis et laver les carreaux, qui sont dégoûtants.

Le reste de la famille était encore couché, mais Merripen, comme Amelia, était un lève-tôt. Déjà vêtu de ses vêtements de travail, il écouta Amelia décrire l'état de Winnifred en fronçant les sourcils.

— Elle est épuisée d'avoir toussé toute la nuit et a tellement mal à la gorge qu'elle peut à peine parler. Je l'ai incitée à prendre du thé et à manger une tartine, mais elle a refusé.

— Je l'y obligerai.

Amelia le considéra avec surprise. Mais sans doute n'aurait-elle pas dû s'étonner de son assurance. Après tout, Merripen l'avait aidée à soigner à la fois Winnifred et Leo, lors de l'épidémie de scarlatine. Sans lui, elle était persuadée qu'aucun des deux n'aurait survécu.

— Entre-temps, continua Merripen, dresse la liste de ce dont tu as besoin. J'irai au village ce matin.

Amelia hocha la tête, heureuse de pouvoir compter sur lui, toujours si solide et fiable.

— Dois-je réveiller Leo ? demanda-t-elle. Peut-être qu'il pourrait aider...

— Non.

Elle eut un sourire ironique, consciente que son frère serait une gêne plus qu'une aide.

Au rez-de-chaussée, Amelia requit l'aide de Freddie, le jeune garçon venu du village, pour transporter un vieux sofa à l'arrière de la maison. Ils l'installèrent sur la terrasse pavée de brique qui donnait sur le jardin. Fermé par une rangée de hêtres et un muret à demi effondré, celui-ci n'était pour l'instant qu'un fouillis d'herbes folles. Il faudrait le nettoyer, le replanter et réparer le muret.

— Y a du travail, m'dame, fit remarquer Freddie en se penchant pour arracher un énorme pissenlit entre deux briques.

— Je crois qu'on peut le dire, Freddie.

Amelia étudia le garçon, qui devait avoir environ treize ans. Il était robuste, rougeaud, avec des cheveux hérissés comme les plumes d'un jeune oiseau.

— Tu aimes jardiner ? lui demanda-t-elle. Tu t'y connais un peu ?

— J'm'occupe du potager de ma mère.

— Ça te plairait d'être le jardinier de lord Ramsay ?

— Combien qu'ça paierait, m'dame ?

— Est-ce que deux shillings par semaine seraient suffisants ?

Freddie la considéra d'un air songeur tout en se grattant le nez.

— Ça paraît bien. Mais faudra demander à ma mère.

— Dis-moi où tu habites, et j'irai la voir ce matin même.

— D'accord. C'est pas loin... Not'maison est de ce côté du village.

Ils se serrèrent la main pour conclure l'accord, discutèrent encore un moment, puis Freddie se rendit dans la cabane du jardinier pour en inventorier le contenu.

Entendant un bruit de voix, Amelia se retourna. Merripen transportait sa sœur à l'extérieur. Vêtue d'une chemise de nuit et d'une robe de chambre, enveloppée dans un châle, Winnifred avait passé ses bras minces autour du cou de Merripen. Avec ses vêtements blancs, ses cheveux blonds et sa peau claire, elle aurait été presque incolore n'eussent été les taches rosées de ses pommettes et le bleu intense de ses yeux.

— ... remède le plus infâme que je connaisse, disait-elle avec gaieté.

— Mais ça a marché, souligna Merripen en l'allongeant avec précaution sur le sofa.

— Ce qui ne signifie pas que je te pardonnerai de m'avoir harcelée pour que je le prenne.

— C'était pour ton bien.

— Tu n'es qu'un tyran, accusa Winnifred avec un sourire.

— Oui, je sais, murmura Merripen tout en bordant une couverture autour d'elle avec un soin extrême.

Ravie de constater que sa sœur allait mieux, Amelia renchérit en riant :

— Merripen est vraiment horrible. Mais s'il réussit à persuader davantage de villageois de venir nettoyer la maison avec nous, il faudra que tu lui pardonnes, Winnifred.

Les yeux bleus de cette dernière pétillèrent. Elle s'adressa à Amelia, mais son regard resta fixé sur Merripen :

— J'ai une confiance totale dans son pouvoir de persuasion.

Prononcés par une autre, ces mots auraient pu être interprétés comme une tentative de flirt. Mais Amelia était presque certaine que Winnifred ne voyait pas l'homme en Merripen. Pour elle, c'était un frère aîné plein d'attention, rien de plus.

Du côté de Merripen, en revanche, les sentiments paraissaient plus ambigus.

Un choucas au plumage gris sombre se posa sur le sol en émettant quelques *tchack, tchack* et, curieux, fit un petit saut en direction de Winnifred.

— Désolée, je n'ai rien à te donner à manger.

— Mais si ! lança Beatrix en sortant sur la terrasse, un plateau entre les mains.

Elle portait un tablier blanc sur sa robe prune, et Amelia se fit la réflexion que ce genre de tablier était trop enfantin pour une fille de quinze ans. Beatrix avait maintenant l'âge de porter des jupes longues. Et un corset – Seigneur ! Mais, au cours de cette année pleine de bouleversements, Amelia n'avait guère eu le temps de penser aux vêtements de ses sœurs cadettes. Il lui faudrait emmener Beatrix et Poppy chez une couturière afin de leur faire confectionner de nouvelles robes. En esprit, elle ajouta cette dépense à la liste déjà trop longue et fronça les sourcils.

— Voilà ton petit déjeuner, fit Beatrix en posant le plateau sur les genoux de Winnifred. Tu te sens assez bien pour beurrer toi-même une tartine ou tu veux que je le fasse ?

— Je vais le faire, merci.

Après avoir déplacé ses pieds, elle fit signe à Beatrix de s'asseoir à l'autre extrémité du sofa. Cette dernière obéit sans se faire prier. Elle plongea ensuite la main dans l'une des vastes poches de son tablier et en retira un mince volume qu'elle agita avec gourmandise.

— Je vais te faire la lecture pendant que tu te reposes, lui annonça-t-elle. C'est Philomena Parsons,



ma meilleure amie, qui m'a donné ce livre. Il paraît que c'est une histoire terrifiante pleine de crimes, d'atrocités, et de fantômes avides de vengeance. Ça doit être formidable, non ?

— Je croyais que c'était Edwina Huddersfield ta meilleure amie ?

— Oh non, ça, c'était il y a des semaines ! Edwina et moi, on ne se parle même plus, maintenant.

Tout en se calant dans l'angle du sofa, Beatrix considéra sa sœur d'un air perplexe.

— Winnifred ? Tu as l'air tout drôle... Quelque chose ne va pas ?

Sa tasse de thé à mi-chemin de ses lèvres, Winnifred écarquillait les yeux. Suivant son regard, Amelia aperçut un petit reptile sur l'épaule de Beatrix. Elle poussa un cri aigu et s'avança vivement, la main levée.

— Oh, flûte ! dit Beatrix après avoir jeté un coup d'œil sur son épaule. Tu es censé rester dans ma poche.

Elle saisit l'animal qui se tortillait et le caressa.

— Un lézard tacheté... Il n'est pas adorable ? Je l'ai trouvé dans ma chambre la nuit dernière.

Amelia laissa retomber sa main et fixa sa jeune sœur en silence.

— Tu veux en faire un animal de compagnie ? risqua Winnifred d'une voix faible. Beatrix, ma chérie, tu ne crois pas qu'il serait plus heureux dans la nature ?

— Avec tous ces prédateurs ? s'indigna Beatrix. Spot ne survivrait pas une seule minute.

Amelia finit par retrouver sa voix.

— Il ne survivra pas une seule minute avec moi non plus. Débarrasse-toi de lui, ou je l'aplatis sous le premier objet de poids qui me tombe sous la main.

— Tu l'assassinerais ?

— On n'assassine pas les lézards, Beatrix. On les extermine.

Exaspérée, Amelia se tourna vers Merripen.

— Si tu pouvais essayer de trouver quelques femmes disposées à faire du ménage. Dieu sait combien d'autres créatures indésirables se cachent dans cette maison.

Merripen s'éclipsa aussitôt.

— Spot est l'animal de compagnie idéal, argua Beatrix. Il ne mord pas et il est habitué à vivre dans une maison.

— En matière d'animaux de compagnie, ma tolérance s'arrête juste avant ceux à écailles.

— Ce lézard appartient à une espèce native du Hampshire, s'entêta Beatrix. Ce qui signifie qu'il a plus que nous le droit d'être ici.

— Il n'empêche que nous ne cohabiterons pas ! conclut Amelia qui tourna les talons avant de prononcer des paroles qu'elle risquait de regretter.

Pourquoi, alors qu'il y avait tant à faire, Beatrix se montrait-elle aussi pénible ? Mais elle ne put s'empêcher de sourire quand il lui vint à l'esprit que les filles de quinze ans ne choisissaient pas d'être pénibles. Elles l'étaient, tout simplement.

Empoignant ses jupes, Amelia gravit le grand escalier en courant. Comme il n'était pas prévu de recevoir des invités ou d'effectuer des visites, elle avait décidé de ne pas porter de corset. Quelle sensation merveilleuse que de pouvoir respirer à pleins poumons et vaquer plus librement à ses occupations !

Elle tambourina à la porte de la chambre de Leo.

— Debout, paresseux !

Un chapelet de jurons filtra à travers le panneau de chêne.

Avec un grand sourire, Amelia gagna la chambre de Poppy. Quand elle tira les rideaux, le nuage de poussière qui s'en éleva la fit éternuer.

— Poppy, c'est l'heure de te lever.

— Pas encore, protesta celle-ci en rabattant ses couvertures sur la tête.

Amelia s'assit sur le matelas et tira sur les couvertures. Sa sœur avait la joue marquée par un pli du drap. Ses cheveux d'un brun chaud formaient une masse de boucles en désordre.

— Je déteste le matin, marmonna Poppy. Et je déteste encore plus être réveillée par quelqu'un qui semble l'apprécier autant.

— Je suis désolée, fit Amelia en repoussant doucement les cheveux du visage de sa sœur.

— Mmm... Maman faisait la même chose, murmura Poppy, les yeux fermés. C'est agréable.

— Vraiment ? Poppy, enchaîna Amelia, je vais me rendre au village pour demander à la mère de Freddie la permission d'engager son fils comme jardinier.

— Il n'est pas un peu jeune ?

— Pas si on le compare aux autres candidats.

— Nous n'avons pas d'autres candidats.

— Précisément.

Amelia se leva et alla récupérer le bonnet posé sur la valise, dans un coin de la chambre.

— Je peux te l'emprunter ? Je n'ai pas eu le temps de recoudre le ruban du mien.

— Bien sûr. Mais tu y vas tout de suite ?

— Je n'en aurai pas pour longtemps. Ce n'est pas très loin.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Je te remercie, ma chérie, mais non. Habille-toi, prends ton petit déjeuner... et surveille Winnifred de près. C'est Beatrix qui s'occupe d'elle en ce moment.

Poppy ouvrit de grands yeux.

— Oh ! Je me dépêche, alors !

Le climat du sud de l'Angleterre était bien plus clément que celui de Londres, et la journée s'annonçait d'une douceur agréable. Ce fut sous un ciel presque dégagé qu'Amelia traversa d'un pas vif le verger qui prolongeait le jardin. Elle s'arrêta un instant pour cueillir une grosse pomme verte. Après l'avoir astiquée sur sa manche, elle croqua dans sa chair qui se révéla fort acide.

Une abeille se mit soudain à bourdonner autour de sa tête, et Amelia bondit en arrière. Elle avait toujours été terrifiée par les abeilles. Elle avait beau essayer de se raisonner, elle ne parvenait pas à contrôler la panique qui la submergeait dès que l'une de ces maudites bestioles était dans les parages.

Elle s'éloigna en toute hâte et emprunta un chemin creux, le long d'un pré humide. Bien que la saison soit avancée, de grosses touffes de cresson s'épanouissaient encore un peu partout. Connues sous le nom de « pain du pauvre homme », les petites feuilles au délicat goût poivré étaient consommées en grande quantité par les villageois. Ils les accommodaient de toutes les manières possibles, en soupe comme en farce pour les oies. Amelia se promit d'en cueillir en revenant.

Le chemin le plus court pour se rendre au village passait par l'extrémité du domaine de lord Westcliff.

Quand Amelia franchit la frontière invisible entre les deux propriétés, elle eut l'impression de percevoir un changement dans l'atmosphère. Elle marchait à la lisière d'une forêt si épaisse que la lumière du soleil ne traversait pas les frondaisons. Sur ces terres luxuriantes, les arbres vénérables s'enracinaient profondément dans un sol riche et sombre. Enlevant son bonnet, Amelia le tint par les rubans et savoura la caresse de la brise sur son visage.

Ces terres appartenaient aux Westcliff depuis des générations, et elle se demanda quelle sorte de gens étaient le comte et sa famille. Sans doute terriblement convenables et traditionalistes. Ils n'allaient pas accueillir avec plaisir la nouvelle que Ramsay House était désormais occupée par des roturiers aux manières vulgaires.

Empruntant un chemin à travers la forêt, elle déranga un couple de faisans qui s'envola dans un grand claquement d'ailes, avec des criaillements indignés. Au bout de quelques minutes, elle émergea d'un bosquet de chênes et de noisetiers pour se retrouver face à un grand champ qui s'élevait en pente douce. Il était vide, et étonnamment silencieux. Pas de voix, pas de pépiements ni de bourdonnements. Quelque chose dans cette immobilité la remplit de cette tension instinctive qui avertit d'un danger inconnu. Elle s'y aventura à pas prudents. Parvenue au sommet, elle s'arrêta, déconcertée.

Devant elle se dressait une haute construction métallique, comme une glissière montée sur pieds et fortement inclinée.

Son attention fut attirée par un léger mouvement plus loin dans le champ... Deux hommes venaient de jaillir d'un petit abri en bois et agitaient les bras dans sa direction en criant.

Amelia comprit qu'elle courait un danger avant même d'apercevoir la traînée d'étincelles rougeoyante

qui serpentait sur le sol en direction de la glissière métallique.

S'agissait-il d'une *mèche* ?

Même si elle ne connaissait pas grand-chose aux explosifs, elle se doutait qu'une fois une mèche allumée, on ne pouvait plus l'éteindre. Elle se laissa tomber dans l'herbe et se couvrit la tête de ses bras, persuadée qu'elle allait être réduite en miettes. À peine quelques secondes plus tard, un cri étranglé lui échappa : un corps lourd venait de tomber sur le sien... non, pas tomber, *bondir*. L'homme la recouvrit complètement, les genoux enfoncés de chaque côté d'elle pour lui faire un rempart de son corps.

Au même instant, une explosion assourdissante déchira le silence ; il y eut un *whoosh* violent au-dessus de leurs têtes, suivi d'une onde de choc qui ébranla le sol. Abasourdie, les oreilles bourdonnantes, Amelia tenta de rassembler ses esprits.

L'homme demeurait immobile, et elle sentait son souffle saccadé dans ses cheveux. En dépit de l'odeur âcre de la fumée, elle perçut un parfum masculin agréable, un mélange de peau salée, de savon et d'épice qu'elle n'aurait su identifier. Le bourdonnement se dissipa. Comme elle se redressait sur les coudes, consciente du mur solide que formait la poitrine de l'homme contre son dos, elle aperçut des manches de chemise roulées sur deux avant-bras musclés... et...

Écarquillant les yeux, elle fixa le petit dessin tatoué sur le bras de l'homme – il représentait de manière stylisée un cheval ailé noir aux yeux couleur de soufre. C'était un dessin irlandais, celui d'un cheval de cauchemar appelé un *pooka*. Cette créature aussi mythique que malveillante parlait avec une voix humaine et emportait les gens sur son dos à minuit.

Le cœur d'Amelia cessa de battre quand elle remarqua l'épais anneau d'or qui ornait le pouce de l'homme.

Elle se tortilla pour essayer de se retourner.

Une main puissante se posa sur son épaule pour l'aider. Une voix basse, familière, lui demanda :

— Êtes-vous blessée ? Je suis désolé. Vous étiez sur le trajet de...

Il s'interrompit quand Amelia roula sur le dos. Échappés d'une épingle stratégiquement placée, ses cheveux lui recouvraient le visage, l'empêchant d'y voir. Il la devança comme elle levait la main pour les repousser, et le frôlement de ses doigts fit courir une onde de feu liquide dans tout son corps.

— *Vous*, dit-il doucement.

Cam Rohan !

« C'est impossible », songea-t-elle, hébétée. Cam Rohan, ici ? Dans le Hampshire ? Mais c'était bien ses yeux noisette pailletés d'or, frangés de cils épais, ses cheveux de jais et sa bouche sensuelle.

Il avait l'air perturbé, comme si on lui rappelait quelque chose qu'il avait voulu oublier. Puis il scruta Amelia, qui le fixait d'un air stupéfait. Un sourire imperceptible lui retroussa les lèvres, et il s'installa entre ses jambes avec une familiarité insolente qui lui coupa un instant le souffle.

— Monsieur Rohan... Comment... pourquoi... que faites-vous ici ?

— Mademoiselle Hathaway, répondit-il sans bouger, comme s'il avait l'intention de demeurer là et de converser le reste de la journée. Quelle agréable surprise ! Il se trouve que je suis en visite chez des amis. Et vous ?

Son ton poli offrait un contraste troublant avec l'intimité de leur position.

— Je vis ici, murmura-t-elle.

— Je ne le pense pas. Nous sommes sur le domaine de lord Westcliff.

Le cœur d'Amelia réagissait à la proximité de ce corps masculin en battant une chamade effrénée.

— Je ne voulais pas dire ici *précisément*, mais un peu plus loin, de l'autre côté de la forêt. Le domaine Ramsay. Nous venons juste de nous y installer.

Contrecoup de la frayeur et de l'émotion, sans doute, elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter de parler.

— Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Que faisiez-vous ? Pourquoi avez-vous un tatouage sur le bras ? C'est un *pooka*, une créature irlandaise, n'est-ce pas ?

Cette dernière question lui valut un regard étonné. Toutefois, avant qu'il puisse répondre, deux autres hommes s'approchèrent. Comme Rohan, ils avaient retroussé leurs manches de chemise et portaient leur gilet déboutonné.

L'un des deux était un vieux monsieur corpulent avec une crinière argentée. Il tenait à la main un petit sextant en bois et en métal, retenu autour de son cou par un cordon. Son compagnon était brun et paraissait avoir une trentaine d'années. Il n'était pas aussi grand que Rohan, mais possédait un air d'autorité mêlée d'arrogance aristocratique.

Amelia esquissa un geste d'impuissance, et Rohan se releva d'un mouvement souple. Puis il l'aida à se remettre debout et la soutint.

— À quelle distance est-elle allée ? demanda-t-il aux hommes.

— Que le diable emporte la fusée, répondit le brun d'une voix rocailleuse. Comment va cette dame ?

— Elle n'est pas blessée.

— Je suis impressionné, Rohan, déclara le plus âgé. Vous avez couvert une distance de près de cinquante mètres en cinq ou six secondes, pas plus.

— Je ne voulais pas manquer une chance de sauter sur une jolie femme, répliqua Rohan, ce qui fit rire le vieil homme.

Sa main reposait au creux des reins d'Amelia, qui sentait son sang bouillonner à ce contact.



Elle s'écarta pour s'y soustraire, puis passa ses mains dans ses cheveux en désordre pour les ramener derrière ses oreilles.

— Pourquoi tirez-vous des fusées ? voulut-elle savoir. Et, plus précisément, pourquoi visiez-vous ma propriété ?

L'homme brun la fixa d'un regard aigu.

— *Votre propriété ?*

Rohan intervint.

— Lord Westcliff, il s'agit de Mlle Hathaway, la sœur de lord Ramsay.

Les sourcils froncés, Westcliff s'inclina poliment.

— Mademoiselle Hathaway. Je n'ai pas été averti de votre arrivée. Si j'avais su que vous étiez présente, je vous aurais prévenue de nos expériences, comme je l'ai fait pour toutes les personnes des environs.

Il était évident que Westcliff était un homme qui s'attendait à être informé de tout. Il semblait contrarié que ses nouveaux voisins aient osé emménager dans leur propre résidence sans lui en parler au préalable.

— Nous ne sommes arrivés qu'hier, milord, répliqua Amelia. J'avais l'intention de vous rendre visite aussitôt notre installation terminée.

Dans des circonstances ordinaires, elle s'en serait tenue là. Mais, encore sous le choc, elle ne parvint pas à endiguer le flot de paroles qui s'échappaient de sa bouche.

— Eh bien, je dois dire que notre guide n'est pas assez explicite au sujet des tirs de fusées survenant dans la paisible campagne du Hampshire.

Elle se pencha pour chasser du plat de la main la poussière et les morceaux de feuilles accrochés à ses jupes, et enchaîna :

— Je suis certaine que vous ne connaissez pas assez les Hathaway pour leur tirer dessus. Pour le moment. Quand nous aurons fait plus ample connaissance,

toutefois, je ne doute pas que vous trouverez de bonnes raisons de sortir l'artillerie.

Elle entendit Rohan rire dans son dos.

— Vu nos problèmes sur le plan de la justesse du tir, vous n'avez rien à craindre, mademoiselle Hathaway, dit-il.

— À ce propos, Rohan, fit le gentleman aux cheveux argentés, cela vous ennuerait de rechercher l'endroit où la fusée est tombée ?

— Pas du tout, répondit Rohan qui s'éloigna au pas de course.

— Quelle agilité ! commenta le vieux monsieur. Il est aussi rapide qu'un léopard. Et il a la main sûre et les nerfs solides pour ne rien gâter. Quel sapeur il ferait !

Après s'être présenté comme ancien membre du Génie, le capitaine Swansea expliqua à Amelia qu'il était passionné par la pyrotechnie et continuait ses travaux scientifiques à titre civil. En tant qu'ami de lord Westcliff, qui partageait son intérêt pour tout ce qui touchait au progrès des techniques, Swansea était venu expérimenter une nouvelle fusée à la campagne, où l'espace ne manquait pas. Lord Westcliff avait enrôlé Cam Rohan pour aider à résoudre les équations de vol et autres calculs mathématiques nécessaires pour évaluer les performances des fusées.

— Sa facilité avec les nombres est assez extraordinaire, vraiment, dit Swansea. On ne le devinerait jamais, à le voir.

Amelia ne put s'empêcher d'opiner. Pour elle, les hommes instruits – comme son père – avaient le teint pâle à force d'être enfermés et le ventre proéminent, ils portaient des lunettes et des costumes de tweed chiffonnés. Ce n'étaient pas d'exotiques jeunes gens ressemblant à des princes païens.

— Mademoiselle Hathaway, reprit lord Westcliff, à ma connaissance, il y a près d'une décennie qu'aucun